



Récit d'un fumeur de cannabis

STÉPHANE FLIBOTTE



Les éditions
Belle Feuille

RÉCIT D'UN
FUMEUR DE CANNABIS



STÉPHANE FLIBOTTE

RÉCIT D'UN
FUMEUR DE CANNABIS



Les éditions

Belle Feuille

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Flibotte, Stéphane, 1966 -

Récit d'un fumeur de cannabis.

ISBN : 978-2-9811696-4-8

I. Titre.

PS8611.L55R42 2011 C841'.6 C2011-940443-5

PS9611.L55R42 2011

Infographie des pages couvertures et intérieures :

Patrick Charpentier (Le Patchwork Communications graphiques)

Correction : Marcel Debel

Mise en page : Marcel Debel

Illustration de la page couverture : Photo de Stéphane Flibotte

Photos des pages intérieures : Stéphane Flibotte

Photographie 4^e couverture : Mario Lapointe

Imprimeur : Transcontinental .

La maison d'édition désire remercier tous les collaborateurs à cette publication. Nous remercions plus particulièrement la communauté des Sœurs de Saint-Joseph de St-Hyacinthe pour leur contribution financière à la publication de cet ouvrage.

Les Éditions Belle Feuille

68, chemin St-André

Saint-Jean-sur-Richelieu

Québec J2W 2H6

Téléphone : 450-348-1681

Courriel : marceldebel@videotron.ca

Distribution :

Bayard Novalis Distribution

4475, rue Fronternac,

Montréal (Québec)

H2H 2S2

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec—2011

Bibliothèque et Archives Canada—2011

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

© Les Éditions Belle Feuille 2011

Les droits d'auteur et les droits de reproduction sont gérés par Copibec

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) - (514) 288-1664 - (800) 717-2022

licences@copibec.qc.ca.

*À tous ceux et celles
Pour qui le cannabis
est un plaisir*

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier le conseil de la Culture de Saint-Hyacinthe, Hélène Bard, pour son aide à la révision, ainsi que la communauté des Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe, pour leur apport exceptionnel à la publication de ce livre. Merci aussi à mes proches pour leur soutien, ainsi qu'à Nathalie Arsenault pour son incroyable expertise.

PRÉAMBULE

L'histoire que vous vous apprêtez à lire est véridique, seuls les noms ont été changés. Cela est vrai seulement pour la partie narrative, cependant. Les bouts de chansons et les poèmes expriment une vérité, peut-être. Quant au cannabis, j'expose ma position, sans plus, je livre mon histoire au jugement de mes semblables. Mais que le pot soit légal ou non, il y aura toujours la morale pour fournir des exceptions. Et je crois en être une.

Mon nom est Stéphane. J'ai à cœur de vous raconter mon histoire avec les drogues, le cannabis surtout. La première fois que j'ai fumé du *pot*, c'était en 1987, j'avais vingt et un ans. Mon meilleur *chum* avait essayé ça, et il avait tripé. Moi, j'étais furieux, je lui ai piqué une crise. Pourtant, une semaine plus tard, je faisais de même, sans que je ne me souvienne de rien. Mais la deuxième fois, j'ai eu *ben du fun*. J'étais avec des gars que j'avais rencontrés dans un bar de Saint-Hyacinthe, là où j'habite. Je me rappelle plusieurs choses de ce soir-là. On était quatre, chacun dans un coin du salon. Il faisait sombre et on écoutait Rush. Moi, à un moment donné, je me suis senti comme une corde de guitare basse qui se faisait peser dessus par Geddy Lee. C'était *cool*. Plus tard, on était pas mal tous gelés, on a commencé à se prononcer sur une chose qui se trouvait sur la table de salon, dans la pénombre. Je ne me souviens pas de ce qu'on dit les autres, mais moi je voyais le col du vêtement d'une souris, une image tirée d'un dessin animé qui passait quand j'étais jeune, *Les Sourissimos*. J'ai trouvé ça très drôle.

*Ça m'donne des ailes
Ça m'fait rêver
Dans la nacelle
D'un vol plané*

*Au d'sus du monde
Connu de tous
Dans une zone
Où j'me sens lousse
Et où je tousse*

*Ça m'fait pas mal
Plaisir chronique
Vue orbitale
Pensée cosmique*

*Éveil des sens
Diamant du vice
Riche conscience
Feux d'artifice
Un pur délice*

*Je pleure de joie
Je remercie le ciel
Ma douleur s'en va
La journée est belle
Un arc-en-ciel*

Une semaine plus tard, une chose extraordinaire est arrivée. Mon *chum* Chad, qui faisait le ménage dans un bar de danseuses, le matin, a trouvé un petit sachet avec une dizaine de pilules bleues, des *caps* d'acide assurément. J'en ai pris un premier, puis on est allé au café étudiant du cégep. Moi, j'avais laissé tomber les cours, préférant

échouer et conserver l'argent en prêts et bourse, plutôt qu'interrompre officiellement la session, ce qui m'aurait laissé sans le sou. Bref, on est allé au cégep. Y avait un couple célèbre qui s'était formé là, le gars le plus tache et la fille la plus tache, genre. Ils sont passés devant moi, alors que j'étais sorti du café pour exprimer un peu plus la drôlerie qui commençait à m'habiter. Ils étaient presque fusionnés, tellement ils étaient collés. Une fois qu'ils sont disparus de mon champ de vision, je suis revenu dans le café étudiant. Mais j'ai remarqué une chose dans l'embrasure de la porte. C'était un bout de *scotch-tape*. Je suis parti à rire. Je trouvais que ça résumait parfaitement le couple qui venait de passer, c'était comme une trace laissée par eux. J'ai pris sur-le-champ la décision de les nommer le couple *scotch-tape*. Puis, je suis revenu chez moi ; j'étais enfin seul.

Popsicle à l'orange
En cette journée chaude
Ça ne fait pas de moi un ange
Je fume, c'est de la fraude

Rappel d'un souvenir
Popsicle Overdose
La radio au cégep, les rires
J'y pense et ça me fait quelque chose

Popsicle aux raisins
Je le croque tel un monstre
Le froid ne me fait plus rien
J'ai les dentiers de la honte

Mais ça fait un avantage
Dans tout il y a du positif
Voilà, je deviens sage
Je demeure très naïf

Popsicle aux cerises
J'en profite, ça fait du bien
Honnêtement, qu'on se le dise
L'enfant n'est jamais très loin

Blessé si profond qu'il hante
L'inconscient de tous les gens
Chez vous, j'sais pas, chez moi, il chante
Un peu pour plaire à sa maman

J'ai mal au cerveau
J'ai mal au cerveau

Quand je suis arrivé chez nous, le *show* a commencé. J'avais entendu dire de l'acide, qu'il faisait halluciner. J'étais plutôt curieux de savoir ce que ça faisait. Au début, ce n'était pas des hallucinations, mais j'écoutais *The Wall* de Pink Floyd, et j'imaginai, les yeux fermés, que j'étais un soldat à la guerre, dont une bombe venait d'arracher un bout de jambe, et je devais ramper. Wow, c'était tellement réel. Quand je suis revenu à moi, après une *toune*, je ne me souviens plus laquelle, je n'en revenais pas, j'étais vraiment en train de ramper dans *bouette*, la jambe déchirée. Ça m'impressionnait drôlement tout ça, ça excitait mes sens autant que mon intellect.

J'avais déjà entendu quelqu'un raconter, qu'il avait vu le mur saigner après avoir consommé du LSD. Fait que je me suis retrouvé dans l'entrée de mon appartement de l'époque, un 1 ½ en haut de ce qui est aujourd'hui le *Marché Dessaulles*, à Saint-Hyacinthe. Puis, j'ai commencé à fixer les taches de boue collée au mur de l'entrée. Dix secondes plus tard, je voyais le mur saigner. Ça coulait à partir des points noirs jusqu'au sol, de courtes lignes rouges qui onduaient et qui me fascinaient.

Puis, j'ai ouvert la porte du réfrigérateur, je voyais d'énormes gouttes d'eau sur un concombre, comme si je voyais ça pour la première fois. J'ai compris au plus profond de moi-même ce qu'était la fraîcheur.

Plus tard, j'ai halluciné une grosse fleur sur le mur principal.

Capsule bleue
Porte d'entrée du temple
Où règnent les sens

*Dans mon buzz
Manteau d'hiver en juillet
Dans l'appartement*

Aussi, ne me suis-je jamais autant détendu qu'en écoutant *L'Heptade* de Harmonium, ce soir-là. J'étais dans ma tête, les yeux fermés, étendu sur le divan-lit, et je m'imaginai dans un champ d'herbes longues et ondoyantes, d'un vert flamboyant. Et je regardais le ciel.

*Champignon magique
Expérience ludique
Tu as contribué
À mes soirées*

*Sur un fil électrique
Une vue féerique
Nuage d'encens
Rêve d'enfant*

*J'aimerais en l'occurrence
Modifier ma conscience
Je veux halluciner
Et m'informer*

*Acide chimique
Expérience mystique
Le sujet est heureux
Il voit la vie en bleu*

*Au son de la musique
Des notes psychédélices
Je m'offre une tournée
De sensations osées*

*J'aimerais en l'occurrence
Modifier ma conscience
Je veux halluciner
Et voyager*

Je me rappelle que le verre, la matière je veux dire, me faisait peur. Il symbolisait l'autorité, j'avais peur qu'il casse et que je me coupe. Ma phobie : les armes blanches. Bref, une suite de choses bizarres s'est passé cette soirée-là, la plus fantastique de ma vie. J'ai essayé des trucs sexuels, évidemment, c'était bon, mais moins que je ne l'avais souhaité. Enfin, j'avais la conviction, ce soir-là, qu'il existait un monde parallèle au nôtre, où tout était possible. Et que ça coûtait juste cinq piasses l'entrée.

*Le blues
Du malfaisant
Le blues
Chemin faisant
Dorénavant
Je prends la route*

*À tous les vents
Par tous les temps
Sans parapluie
Je goûte à la vie*

*Le yâbe me guide
Chus pas stupide
Chemin faisant*

*À tous les vents
Par tous les temps
Sans parapluie
Je souffle un oui*

*Le yâbe me guide
Chus pas stupide
Chemin faisant*

*Le yâbe me guide
Je lis pas la Bible
Et pourtant*

*Chemin faisant
Chemin faisant*

Le *trip* d'acide, je l'ai surtout partagé avec une personne, en l'occurrence, Michou. On peut dire qu'on se comprenait. Tellement, qu'on n'avait pas besoin d'en prendre tous les deux pour embarquer dans le *trip* de l'autre. Mais le hasch (parce qu'à l'époque on vendait surtout du hasch), tous mes *chums* en prenaient, on se *pétait la fraise* avec ça, autant qu'avec l'alcool.

Faut dire aussi qu'à l'époque, j'étais barman dans un piano-bar, une ancienne église, à Saint-Hyacinthe, le *Haut-Clocher*, devenu *Le Parvis*, et je prenais mon rôle au sérieux. Avec toute la monnaie amassée pendant un an, grâce aux pourboires de ma mère, notamment, qui travaillait chez *Ti-Père B.B.Q.*, je m'étais acheté des bouteilles d'alcool, des spiritueux, des digestifs, et j'avais préparé un menu, pour mes *chums*. J'avais appelé mon bar clandestin *Le Phano*, et j'avais écrit ce nom avec les lettres de Iron Maiden, je trouvais ça *cool*. En fait, j'ai eu le job de *boss boy* à dix-huit ans, alors que j'étais encore étudiant à la polyvalente de Saint-Hyacinthe ; j'étais en cinquième secondaire, j'étais pas mal fier, moi qui étais d'ordinaire si peu confiant en moi. Un an plus tard, j'étais barman.

Le Haut-Clocher était un bar assez distingué, avec une propriétaire et une barmaid des plus distinguées aussi, une belle femme avec tous ses moyens. La clientèle n'était pas de mon âge par contre, dans la quarantaine, cinquantaine. On y jouait des danses sociales et de la musique populaire. Jean Faber y chantait souvent, et l'endroit était plein. Il y avait aussi les Tree Gees, trois Noirs qui jouaient entre autres une *toune* que je trouvais *ben* bonne, *Pedro le Mexicain*. Je la fredonne encore aujourd'hui, « banndé, banndé, banndé comme un taureau-o-o ».

*Le joint s'enflamme
Et laisse une trace
Noire sur mon nez*

Y s'est passé deux ans, au cours desquels j'ai vécu les grands *trips* du jeune adulte : l'alcool, la dope, les danseuses, la musique, les *partys*, les filles. Pas tant que ça, cependant, en ce qui a trait à ces dernières, j'étais plutôt du genre renfermé, mais j'ai eu des *blondes* et un peu de sexe, ce qui ne me faisait pas de tort, bien au contraire, vous vous en doutez.

*Dans l'air enfumé
On cogne à la porte
Minuit dépassé*

Mais surtout, parallèlement à mes expériences toxiques, il y a eu la période ésotérique. En effet, une amie à moi me vantait souvent un atelier d'épanouissement personnel, qu'elle et sa famille avaient fait. Ça parlait d'amour, ça exposait une nouvelle façon de penser. En tout cas, je me suis trouvé chez elle un soir, alors qu'elle voulait me présenter à ses parents, et me montrer quelques ouvrages littéraires, ce pour quoi elle voulait que je sois là. Il s'est dit des choses dont je ne me rappelle pas, mais ce qui était certain, c'était que mon amie Guylaine avait une famille bien différente de la mienne. Ça se parlait, ça s'écoutait, ça s'aimait, ça se respectait. Chez nous, dans la maison, enfin, dans les nombreux appartements que nous avons habités, nous n'avions le droit de ne rien faire ou presque ; ça gueulait, on marchait sur des œufs, on mangeait dans nos chambres. Bref, j'en ai conclu qu'il devait y avoir quelque chose dans ces ateliers.

*Un genre de Cyrano de Bergerac
Le ventre plein de chips en vrac
J'ai l'intelligence de mon bord
Mais les mots, ça s'évapore*

*L'enfance dans les mots de Tremblay
On disait môman, déyouisque, toé pis moé
J'avais vraiment peur de mon père
J'avais aussi peur de ma mère*

*À genoux dans le coin malgré la visite
Ça me faisait rentrer dans mon orbite
Triste, humilié jusqu'à l'os
Face à mes proches, face au cosmos*

*Contrairement à Robert
Chus pas un gars ordinaire
Chus plus fauché
Plus dérangé
Contrairement à Socrate
Je marche à quatre pattes
Je vis ma vie
Sans assumer qui je suis*

*Au Zaricot, je prends un verre
Le lundi soir, c'est moins cher
Je discute avec la serveuse
Une blonde pulpeuse*

*Après deux bières j'ai dû partir
Je commençais à m'endormir
J'avais déjà pris de la mari
J'étais un peu étourdi*

*Contrairement à Robert
Chus pas un gars ordinaire
Chus plus fauché
Plus dérangé
Contrairement à Socrate
Je marche à quatre pattes
Je vis ma vie
Sans assumer qui je suis*

Le lendemain au soir, étendu sur mon lit, à lire un ouvrage rédigé par la fondatrice et animatrice des ateliers d'épanouissement dont me parlait Guylaine, une transformation, pareille à celle décrite dans le volume, s'est passée en moi. Je venais de passer, selon le vocabulaire de l'auteure, au niveau de la conscience supérieure. C'est que, aussitôt le livre terminé, la dernière page retournée, j'ai été saisi d'une décharge d'énergie que j'ai sentie à travers tout mon corps. J'ai vu une ligne blanche lumineuse traverser ce dernier, de la tête au pied. Je me suis levé debout, et j'ai senti un bien-être immense, apaisant. Et j'ai dit à voix haute : «J'ai trouvé un sens à ma vie : je veux sauver l'humanité».

Cette expérience mystique m'a beaucoup marqué. D'abord, elle m'a amené à suivre divers séminaires et ateliers à l'Institut du Développement de la Personne, à Montréal et à Knowlton dans les Cantons-de-l'Est. J'ai appris une méthode de respiration circulaire, la *rebirth*. Un jeune gars de quinze ans avait retrouvé la vue grâce à cette méthode qui, supposément, permettait de régresser vers les vies antérieures. Il n'était pas aveugle, mais il portait d'épaisses lunettes, et quand je l'ai connu, lors de mon premier atelier, *Éveil de soi*, il n'en portait plus. Et je n'ai jamais pu croire qu'il était engagé pour jouer un jeu.

*Sans mes lunettes
Le décor se transforme
En toile de Monet*

*Couché sur le dos
Respirer profondément
Les yeux fermés*

Pendant cette période où ma conscience était en éveil, il est arrivé un événement que je n'oublierai jamais. Mon amie Guylaine et moi sommes allés à La Ronde, profitant d'un *lift* que pouvaient nous donner sa sœur et son *chum*, qui était aussi le mien. J'étais amoureux de Guylaine, qui le savait, mais elle ne voulait pas s'engager dans cette voie. Qu'à cela ne tienne, on a passé une soirée formidable sur l'île Sainte-Hélène. On s'était dit qu'on resterait à La Ronde tout le temps que l'on voulait, sans tenir compte de l'heure, malgré un autobus à prendre. C'est ce qu'on a fait. On a pris un autobus, à la sortie du parc d'attractions, on croyait qu'il nous permettrait de nous rendre jusqu'au métro Sainte-Hélène, mais il a pris plutôt le pont Jacques-Cartier, pour se rendre au métro Papineau. Alors, de Papineau, on a pris le métro pour se rendre à Longueuil. Ce qui devait arriver arriva, on a raté le dernier autobus pour Saint-Hyacinthe. Tant pis, à deux on est moins peureux, alors on s'est dirigé, sans savoir si on prenait le bon chemin, en direction de la 20, où nous devons faire du pouce.

*Douceur de l'été
Dans le parc illuminé
De manèges fous*

Dans un des séminaires de l'Institut, le *Séminaire du bonheur*, le groupe avait appris de courtes pensées positives, appelées des « sentiers », qu'il chantait sur des airs connus, pour faciliter leur apprentissage. Comme des enfants complètement naïfs, Guylaine et moi avons commencé à chanter ces « sentiers » sur le bord de la route. Ce n'est pas des farces, ces ateliers m'avaient tellement transformé, je me sentais comme une fleur. J'aimais inconditionnellement la vie, les gens, j'étais sans peur, et c'est littéralement en gambadant que je chantais ces pensées destinées à nous aider, à améliorer notre sort.

*Dans le noir du soir
S'engager aveuglément
Sur l'autoroute*

On n'a même pas eu à marcher dix minutes, qu'une voiture s'arrêtait. Au moment d'entrer à l'intérieur du véhicule, je m'aperçois, à ma plus grande stupéfaction, que ses passagers n'étaient nul autre que C et la sœur de Guylaine, ceux-là mêmes avec qui nous étions montés à Montréal. Guylaine et moi étions tellement énervés de ce qui se passait, qu'on n'arrêtait pas de rire et de parler. C, incrédule, se demandait ce qui avait pu nous arriver pour qu'on n'en revienne pas de même. Comment parler d'une simple coïncidence en cas là, alors qu'on venait de se comporter en véritables enfants, croyant que chanter nos « sentiers » allait nous apporter de la chance. Abasourdi, je voyais ça comme un signe puissant de l'existence probable de Dieu. Comment voir les choses autrement. Je n'avais pas pris de *pot*, je n'étais pas soûl non plus ; comment une situation aussi extraordinaire avait-elle pu se produire. J'étais sur le cul, spirituellement, mais si joyeux, si émerveillé. Il avait fallu se tromper d'autobus pour qu'une telle chose arrive, c'était incroyable.

Décontenancé
Ébahi tel un enfant
Coïncidence?

Un ou deux mois plus tard, un soir, dans le bain, je pensais à un retour éventuel aux études. Mon ouverture à l'ésotérisme me donnait envie d'aller de l'avant. Mais j'entretenais l'idée qu'à vingt-deux ans, j'étais vieux pour retourner sur les bancs d'école. C'était sans doute l'effet d'une vie d'élève exemplaire, où sortir des lignes n'était pas bien vu. Soudainement, j'ai eu l'idée inverse, je me suis dit non, j'ai « juste » vingt-deux ans. Cette pensée m'a enthousiasmé. J'imaginai maintenant mon avenir de façon positive.

Je ne voulais pas retourner au cégep, dans la mesure du possible. Aussi, ai-je fait des démarches pour connaître un programme qui me permettrait d'aller à l'Université de Montréal. J'ai pris connaissance des cours de philosophie. J'ai su, ainsi, qu'il existait un domaine d'études pour ceux et celles qui se posaient des questions, comme moi. Puisque j'avais travaillé et obtenu un salaire pendant deux ans, je pouvais m'inscrire en tant qu'adulte, et comme ce n'était pas un programme contingenté, j'ai été accepté. Wow. J'allais déménager dans la grande ville de Montréal.

*Quand les choses se placent
Que le pire est derrière
Champagne sur glace
Renouer avec la terre*

*Quand les choses vont mieux
Pis qu'en plus y a le soleil
L'avenir est plus radieux
Un extra sur ta paye*

*Une question de perspective
Les sentiments sont trompeurs
Toute chose étant relative
Verte ou bleue selon l'humeur*

En juillet 1989, je débarquais à Montréal, sur la rue DuParc, près du *Club Soda*, dans un petit appartement d'un bel immeuble qui habitait anciennement un hôtel, et j'entamais un périple universitaire qui allait me donner beaucoup de profondeur d'être. J'étais encore dans ma période ésotérique, j'allais comparer ce nouveau savoir à l'ancien en méditant sur des textes philosophiques. Et je découvrais un peu mieux Montréal, puisqu'un incident est survenu à l'appartement, quelques jours plus tard.

En effet, vers une heure du matin, on a cogné à la porte. Ma *coloc* et moi pensions que c'était Catou, une amie de Saint-Hyacinthe qui habitait à l'étage en dessous. Bérangère a ouvert et s'est vue contrainte de reculer avec prudence à travers les boîtes, puisque deux hommes étaient entrés avec un couteau pointé vers elle. La chienne de ma vie. Tout est devenu tellement opaque, j'avais l'impression d'être dans un autre monde et j'avais peur de mourir. Mais un des deux hommes (le premier semblait *frosté ben raide*, avec son arme), habillé d'un imperméable noir et portant des verres fumés, posait les questions. Je lui ai lancé mon portefeuille, pour lui montrer que je n'étais pas celui qu'ils cherchaient. Je m'efforçais de lui faire comprendre qu'on venait d'emménager, et que celui qui leur devait cinq cents dollars (l'ancien locataire, de toute évidence) était parti pour de bon. Ça a suffi pour qu'ils partent. Ouf. Bérangère était à l'envers, et moi aussi. Bienvenue à Montréal.

*Monter l'escalier
Grimper le frigidaire
Tout en sueur*

*Pause gringo
Effluves de peinture
Et d'herbe brûlée*

Je ne peux passer sous silence le fait que le soir du six décembre, en revenant justement de mes cours à l'Université de Montréal, j'ai pris connaissance du drame épouvantable qui se passait à la Polytechnique. J'étais impuissant, atterré et tout en pleurs. Je voyais les images aux nouvelles et ça me déchirait le cœur. Autant de violence et tout près de nous.

*De retour en bus
Chez moi, j'ouvre la télé
Envie de pleurer*

*L'université
Un homme fou à lier
Quatorze victimes*

*Le soir je pense
Pourquoi en arriver là
Je ne comprends pas*

*Puis les études
La vie reprend son cours
Je pense travail*

*Je n'oublierai pas
Gravé dans ma mémoire
Ce triste soir*

*Je ne comprends pas
Ou je comprends trop*

À la fin de ma première session, une autre lecture m'a donné des symptômes psychologiques et somatiques. En effet, en lisant *L'Avenir d'une illusion* de Freud, un passage où il était question de l'ambivalence des sentiments envers nos parents, j'ai été saisi d'un mal particulier à la nuque, d'une raideur, et d'un sentiment de panique. Je décide d'appeler une amie à Saint-Hyacinthe, qui m'avait parlé d'un livre et d'une thérapie spéciale, le *Cri Primal*. Elle me conseille de lire le volume, que je trouve facilement dans une librairie de livres usagés. J'ai lu le bouquin, pourtant épais, en une journée, et je voulais faire cette thérapie, absolument.

Je feuillette les *Pages jaunes* et je vois qu'il existe un endroit à Montréal où il est possible de suivre une thérapie primale. Je suis excité, j'appelle et je me rends à une rencontre informative, le lendemain. Le responsable demande mille cinq cents dollars, pour dix séances individuelles et ensuite, c'est la thérapie en groupe à raison de deux séances par semaine, moyennant d'autres frais. Je lui avoue, bien entendu, que je n'ai pas l'argent, il me répond que les gens sérieux dans leur démarche finissent par trouver un moyen de payer. Je reviens chez nous, désespéré, puis je prends la décision ferme d'échanger ma chaîne stéréophonique, payée deux mille dollars, ainsi que tous mes disques compacts, une centaine, pour faire cette thérapie. Le lendemain, je téléphone à monsieur Maher. Il accepte l'échange. Ouf ! Je suis soulagé, je vais guérir.

*Parmi le groupe
Lumière tamisée
Pleurer le passé*

*Prendre le métro
La mine déconfite
Les yeux rougis*

Mon *chum* Alain, complice de ma passion pour la musique populaire, et avec qui je suis monté souvent à Montréal pour acheter des disques, plus jeunes, me trouvait débile de vendre ma chaîne stéréophonique. Il me disait d'aller voir un psychologue, mais moi, ça ne me disait rien ; j'étais certain que c'était la thérapie primale qu'il me fallait.

Les dix rencontres individuelles furent entrecoupées de deux événements. D'abord, la mort d'un ami, Dédé, un *chum de la gang*, un excellent guitariste, mais que je ne voyais plus beaucoup depuis que j'étais à Montréal. Tout de même, ça a été un choc, j'ai beaucoup pleuré.

Puis, mon déménagement. Comme je n'avais trouvé personne pour m'aider à charrier mes boîtes et mes meubles dans mon nouveau logement, sur la rue Laurier, j'ai reçu l'aide du locataire qui allait me succéder sur la rue DuParc. J'allais habiter avec mon ami Raynald et une nouvelle copine, Maria, qui demeurait déjà dans le logement, un 6 ½ avec un grand balcon arrière. Je connaissais Maria depuis peu, ses anciens colocataires étant des amis de Chad. Une fois, un soir, j'ai visité Maria et on a discuté pas mal de psychologie et de spiritualité. À un moment donné, pendant qu'elle me parlait, j'ai coupé net la conversation, car je voyais, stupéfait, une aura rouge briller autour de sa tête, une couleur si belle, un rouge si pur. Des larmes ont coulé sur mon visage. Je parlais à Maria, mais j'étais incapable de ne plus voir cette lumière merveilleuse. Puis,

l'aura est disparue. Je ne savais pas quoi penser. Maria ne disait rien, et moi, j'étais sous le choc. J'avais déjà vu une aura autour de ma main, d'un bleu pâle, grâce à quelques conseils puisés dans un livre, mais jamais d'une couleur aussi flamboyante, claire et puissante. Vraiment, depuis ma rencontre avec la famille de Guylaine, et mon expérience avec l'acide, j'étais chez Alice aux pays des merveilles.

Face à face
S'immisce entre nous deux
Le surnaturel

Quelques mois plus tard, un soir, après une séance de thérapie où j'avais beaucoup pleuré, j'ai eu une altercation avec Maria, devenue ma colocataire. Je venais de mettre un film dans le magnétoscope, *La Dernière tentation du christ*, un film dont j'avais l'affiche géante dans ma chambre. Maria était fébrile, elle me demandait pourquoi c'était mon film culte, pourquoi je l'aimais autant, et pourquoi Jésus. Pour être franc, elle m'embarrassait vraiment, elle me harcelait, tellement que je me suis fâché. Après un certain temps passé ensemble, je lui découvrais des défauts, je la trouvais trop émotive et trop théâtrale. Elle posait beaucoup de questions qui m'obligeaient à devoir me prononcer sur la beauté de son *look*, par exemple, ou de son nouveau vêtement. Ce qui m'amenait à devoir lui mentir, car je ne la trouvais pas attirante. Mais une fois, je lui ai dit directement que je ne l'aimais pas, en pleine face. C'est la seule personne sur terre à qui j'ai dit une telle chose. Et ce soir-là, elle me dérangeait vraiment. Elle insistait pour me montrer une nouvelle manière de gérer le stress, elle était volubile et on a commencé à s'engueuler. À un moment donné, j'ai été piqué, car au lieu de continuer la dispute, elle est entrée dans sa chambre. Spontanément, j'ai donné un coup de pied dans la porte. Elle a pris peur sur le coup, mais elle a été

sauvée par la sonnerie du téléphone. Tout ça était précipité, ça ne m'était jamais arrivé une histoire semblable, moi qui étais pourtant si pacifique.

Au téléphone, c'était mon ami Alain, qui n'a pas eu le temps de rien dire, puisque je pleurais et me plaignais d'avoir mal au pied droit. Puis, je suis allé dans ma chambre. J'avais très mal au pied, c'était douloureux, mais il était tard. Je me suis dit que si ça faisait toujours aussi mal le lendemain, j'irais à l'hôpital Notre-Dame. Ce que j'ai fait.

À l'aurore
Monologue intérieur
J'attends le taxi

L'odeur de cuir neuf
L'auto bien entretenue
Un homme âgé

J'étais à l'hôpital, et voilà qu'on me plâtrait le pied. *Tabarnak*. Les béquilles, le taxi et le retour à la maison, préparé mentalement à fermer ma gueule, afin que la situation ne dégénère pas davantage. Je suis entré chez moi, et j'ai vu au fond, dans la cuisine, Maria à genoux devant Raynald, qui ne savait plus ce qui se passait, lorsqu'il m'a vu arriver le pied dans le plâtre avec les béquilles. Moi, je me faisais à souper sans dire un mot, du moins je me parlais pour ne pas sacrer, et je sautillais avec l'eau qui sortait du chaudron. Soudain, Maria s'est levée et je l'ai vue se placer en croix sur la porte de la chambre froide. Le symbole était tellement fort, j'ai compris aussitôt, en me frappant la main sur la tête : Maria fait une psychose. *Ben* oui, Bernard, l'ancien *coloc* à Maria, m'avait averti de ne pas entrer

dans son jeu, si elle était en psychose. Mais je ne savais pas c'était quoi une psychose. Là, c'est sûr, je ne lui en voulais plus, j'avais compris qu'elle était malade, mais je ne savais pas quoi faire. J'avais hâte de retrouver Raynald en privé, pour lui dire ce que je savais à propos de Maria, qu'elle était encline à faire des psychoses. Un névrosé avec une psychotique, « c'est beau », que je me suis dit, moi qui a une peur panique des fous.

J'avais tellement peur de Maria, que le soir même, j'ai placé une chaise de travers, sous la poignée de la porte de ma chambre, pour empêcher qu'elle ouvre, au cas. Le lendemain, alors que Maria était sortie, j'ai parlé à Raynald de la situation. On a élaboré un plan. Au retour de Maria, moi, de ma chambre, j'appellerais la police, pendant que Raynald retiendrait Maria dans l'appartement. J'ai placé quand même la chaise en travers de la porte, et j'attendais, le téléphone à côté. Maria est revenue, vers vingt heures ; cependant, elle n'était pas seule, elle ramenait un gars. *Calvaire*. Je ne savais plus quoi faire, je ne me sentais pas capable de prendre moi-même une décision. Incapable de dormir, j'attendais que quelque chose se passe.

Soudain, il y a eu une lueur qui s'est déplacée sur les murs de ma chambre. Je me suis demandé c'était quoi, je pensais que c'était le gyrophare d'un camion de la ville. Mais non, c'était Raynald qui était dehors avec une torche électrique. Me voilà crampé de nervosité, puisque j'étais toujours très angoissé par la situation. La fenêtre de ma chambre donnait directement sur le trottoir de la rue Laurier, et Raynald était là, marchant de long en large, faisant semblant de rien, mais tellement visible à cause du lampadaire, que ça me faisait rire. Je me suis approché de la fenêtre. Raynald essayait de me communiquer des paroles sur une feuille qu'il avait placée contre la fenêtre, mais je n'arrivais pas à lire. J'ai ouvert un peu la fenêtre, délicatement, pour ne pas faire de bruit, et je lui ai demandé ce qu'il faisait là, et ce qu'on devrait faire. Il m'a répondu qu'il était sorti par la fenêtre de sa chambre, et qu'il croyait qu'on serait mieux

d'attendre au lendemain pour réagir. On s'est mis d'accord, puis je me suis couché.

*Les pieds dans une flaque
Où flottent des poissons
Le chat qui sort du sac
Qui mord à l'hameçon*

*Cauchemar
Cauchemar*

*Je marche nu en ville
Je saute d'un avion
Passager tranquille
D'une mare d'illusions*

*Cauchemar
Cauchemar*

Le lendemain, au réveil, j'ai ouvert grand mes oreilles. J'entendais Maria qui essayait de convaincre le gars qu'elle avait amené à l'appartement, que sa méthode pour éliminer le stress était la meilleure. Je me suis dit que c'était dangereux, qu'on ne savait pas comment il allait réagir, il pouvait devenir agressif lui aussi, la battre, même. Mais en fin de compte, elle l'a sacré dehors vers onze heures, puis elle est allée prendre sa douche. J'en ai profité pour me lever, m'habiller et sortir, puisqu'il faisait beau soleil. J'ai passé la journée à flâner, puis je suis revenu à l'appartement. Maria était sortie. Raynald a appelé la police. Un homme de bonne stature, dans la cinquantaine, est venu et nous a posé des questions. Je lui ai fait part de mes inquiétudes quant à la sécurité de Maria et des autres gens qu'elle pouvait croiser. Mais il était tard, et le policier terminait son chiffre. Il nous a dit que ça irait au lendemain pour les recherches.

Un itinérant
Dans les poubelles du parc
Fouille les restes

Le lendemain, j'ai stressé toute la journée, que j'ai passée entièrement chez Alain et Chad. J'avais peur et j'avais bien hâte d'être en sécurité dans ma propre maison. Finalement, vers seize heures, Chad, qui était parti travailler, est revenu, essoufflé, pour nous dire que l'ambulance était sur place, chez moi, qu'ils venaient d'apporter Maria de force. Je me suis dépêché de m'y rendre, avec mes béquilles (Chad et Alain demeuraient tout près), et j'avais l'air d'un fou, tellement j'étais sur les nerfs. Et Raynald, Alain, Chad et moi, on a regardé le véhicule jaune partir vers l'hôpital, tristes d'assister à cette scène déchirante. Tout de même, de mon côté, je l'avoue, je pensais surtout à moi, à ma sécurité, et j'étais vraiment soulagé.

Sans sirène
L'ambulance s'engage
Rue Saint-Denis

Dans le ciel gris
Les nuages contiennent
L'ardeur du soleil

Des deux années passées dans cet appartement sur la rue Laurier, je retiens aussi deux choses. D'abord, j'ai joué le rôle d'un mannequin pour un cours de photo de mon amie Catou, alors que je posais habillé en curé. J'avais les cheveux longs et flottants, blond châtain, et j'ai eu beaucoup de plaisir. Humblement, je trouve que les photos sont réussies, on ne voit pas le jeu, j'ai vraiment l'air d'habiter le personnage, un genre de jeune curé intellectuel et fou.

Puis, il y a eu mon emploi comme vendeur d'encyclopédies, ce qui m'a permis de voir du pays. En effet, ma session d'hiver achevée, je n'avais pas encore trouvé un moyen d'obtenir de l'argent pour payer le loyer. En fait, je pensais avoir droit à l'assistance sociale durant l'été, mais ça n'a pas été le cas. J'ai répondu à une offre d'emploi, en me rendant à l'adresse indiquée dans l'annonce d'un journal, laquelle demeurait vague. C'était un *job* de vendeur d'encyclopédies, avec une formation de trois jours. Il y a eu une présentation en groupe à propos des tâches liées à l'emploi, mais surtout d'une possibilité très alléchante. On courait la chance, si l'on vendait bien, de gagner un voyage à Miami. De plus, on commençait à travailler au Nouveau-Brunswick, en passant par la Gaspésie. Wow. *Cool*.

*Ciel étoilé
Aurore boréale
La Gaspésie*

*Porte en porte
Vendre à des étrangers
La connaissance*

Avant de partir à l'aventure, j'ai suivi la formation en question. J'y ai appris des choses spéciales. Par exemple, on nous enseignait à cogner à la porte, puis à attendre qu'on ouvre, le dos retourné, afin de feindre la surprise chez le client ; l'objectif étant de provoquer, ainsi, un premier sourire chez lui. On nous a montré, aussi, à demander un verre d'eau, à un moment spécifique, afin de laisser du temps à l'homme et à la femme de digérer leur décision, car les deux conjoints devaient assister à la vente. De plus, il était important d'insister pour qu'ils acceptent l'idée d'utiliser notre tirelire pour amasser le deux mille cinq cents dollars que coûtait l'encyclopédie. Puis, on nous apprenait à répondre aux arguments, ce qui était bien important, car la majorité des ventes se concluaient, semblait-il, après le cinquième.

J'ai eu la possibilité d'essayer de répondre à certains arguments, avec mon colocataire, qui jouait le jeu du client, avant le départ, et j'étais tellement transporté par la joie de voyager et de faire de l'argent, que j'étais vraiment convaincant. J'étais une autre personne, tellement je transpirais la confiance en mon produit.

Finalement, ce fut moins drôle au moment de cogner à la première porte. Mais, j'ai quand même réussi à vendre trois encyclopédies la première semaine, dans le village de Cocagne, au Nouveau-Brunswick. J'étais content, ça m'a donné une paye de six cent soixante dollars, la plus élevée que j'avais eue à ce jour. De Gaspé au Nouveau-Brunswick, on s'est rendu par la suite à Havre-Saint-Pierre, puis on a terminé notre périple à Sept-Îles, avant de revenir à Montréal. Quel beau pays nous habitons. Mais c'était bien assez difficile de vendre ces volumes malgré une clientèle gentille et ouverte ; il n'était pas question pour moi de continuer à faire ça dans la métropole, surtout qu'on s'apprêtait à fêter la Saint-Jean-Baptiste. Ma carrière de colporteur s'est donc terminée là, dans un feu de joie.

*C'est le même problème
Un pays, une province
Chacun son avis
Son roi, son prince*

*On se plaît à fêter
Entre sœurs et frères
Le temps d'une soirée
D'un spectacle en plein air*

*Qu'est-ce qu'il y a
Qu'on n'a pas déjà
L'air, l'eau, la pierre
Et la misère
Doués de dix doigts
Il nous reste tant à faire*

*Doués de dix doigts
Un monde à refaire*

À l'été 1992, j'ai emménagé tout près d'où je vivais, à la limite du Plateau-Mont-Royal, sur la rue St-Hubert, avec mon ami Étienne, et j'entreprenais de terminer là mon baccalauréat. Je travaillais fort et mes notes s'amélioraient de session en session, j'en étais bien content. Surtout que j'étais parti de zéro, connaissant très peu la philosophie, moi qui ai abandonné ou échoué tous mes cours au cégep, trop complexé pour émettre une opinion pouvant s'avérer soit risible ou, au contraire, trop intelligente. Heureusement, il n'y avait pas vraiment d'interactions de ce genre dans le programme de philosophie de l'université, lequel consistait surtout en exposés magistraux, alors que les étudiants prenaient des notes.

Un cours m'a plu en particulier. Il portait sur la bioéthique. Le prof a même dit de moi, à la suite d'une réflexion que j'ai eue à propos de l'euthanasie, que j'étais un pionnier dans le domaine. Ce cours de bioéthique m'a fait comprendre à quel point j'étais intéressé par les questions de vie et de mort, particulièrement par le débat sur la légalisation de l'euthanasie. C'est ainsi que j'ai commencé à lire beaucoup sur le sujet.

*Ce n'est pas difficile, il me semble
D'écouter mon cœur, de comprendre
De sentir qu'il n'a plus l'air d'aller
Pris au milieu d'artères bloquées*

*Pourquoi les vieux esprits capables
Ne peuvent s'offrir la balade
Le train qui mène au paradis
Le grand tunnel de l'oubli*

*Et passe la vie
Dans un logement aux murs jaunis
Et passe la vie
Dans la pesanteur de l'ennui*

Cet été-là, je n'ai pas rempli d'emploi, même que j'ai fait une visite à un psychiatre de l'Hôpital Notre-Dame, le docteur Barrette, à propos de ça. En effet, outre mon occupation de camelot, que j'avais déniché tout seul, mes autres *jobs* avaient été obtenus parce que d'autres m'avaient référé. Ma timidité maladive, mon manque de confiance, mon complexe d'infériorité, mes angoisses, tout ça ensemble faisait que j'avais peur de travailler, mais une peur panique, surtout à Montréal, où il aurait fallu me débrouiller en anglais. Tellement, que pour vivre, j'ai fait une demande d'aide financière aux Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe, lesquelles m'ont donné l'aumône. Et je suis allé voir le médecin, donc, pour y faire part de mes peurs et du soupçon que j'avais d'être atteint de schizophrénie. Ce dernier ne l'a pas pris, il croyait que je voulais rire de lui et obtenir un laissez-passer pour la paresse. Je n'ai eu que quelques rencontres avec lui, et lorsque je lui ai demandé si je pouvais voir un autre psychiatre de l'hôpital, il m'a répondu que l'hôpital Notre-Dame, c'était lui.

*Éléphant blanc
Derrière son bureau
Power trip*

*Sueurs froides
Tourner les pages grises
Chercher un emploi*

Pendant la pause du temps des fêtes, j'ai commencé à acheter régulièrement du hasch, que je fumais avec des couteaux. Depuis 1987, année où j'ai acheté ma première guitare, et à la suite de mon premier acide, je composais mes propres chansons, les paroles et la musique.

*Au début, un flash
Une idée de génie
Un désir qui tache
Le reste de ta vie*

*Mais d'une splendeur
Une tache de sang
Coulée du Seigneur
Un talent*

Et voilà qu'un soir, après avoir fumé, mais vraiment dans un bon *mood*, je me surprends, à ma plus grande joie, d'être capable, avec ma guitare, de créer un accompagnement sur les premières compositions que j'avais déjà enregistrées sur cassette. Ça a été un moment magique pour moi ; ce soir-là, ma créativité est montée d'un étage : je pouvais inventer de la musique sur ma propre musique. Et ça m'a tellement enjoué, d'être capable de créer ainsi, que j'ai reproduit cette soirée fascinante, tous les soirs de l'année qui a passée. Ce que j'ai fait, en fumant du hasch autant que mon budget me le permettait.

*Deux couteaux
Plantés dans un élément
Incendié*

J'ai tenté, tout au long de l'année où j'ai eu mon diplôme, d'inventer des riffs de guitare dans le style *grunge*, mais en québécois, et sans imiter personne, bien sûr. Je n'ai pas eu beaucoup de succès, mais je me rappelle que j'ai eu bien du plaisir à jouer de la guitare électrique cette année-là ; j'ai d'ailleurs composé une pièce, intitulée *Casse-Tête*.

*Tu m'dis que tu descends droit
D'un enfer étouffant l'estime de soi
Je n'ai rien laissé voir de mon émoi
De l'éveil des démons frétilants de joie*

*Tu m'dis qu'tu veux venir chez moi
Après te l'avoir demandé plus de cent fois
Je n'ai rien laissé voir de mon émoi
De mon triste mensonge, de mon effroi*

*Viens dans mon casse-tête
Accoste sur mon île
Passe la fenêtre
Viens dans mon casse-tête
Débarque dans ma ville
Barre les portières*

*À vingt heures pile, tu sonnais le glas
L'initiatrice d'un ultime combat
Pénètre le salon, visite tous les coins sombres
Promène-toi, rencontre mes fantômes*

*Tu m'dis qu'tu veux dormir chez moi
Tu désires valser dans mes bras
Je n'ai rien laissé voir de mes pensées bêtes
Dont la sève enivrante éclatait ma tête*

Excuse-moi

Excuse-moi

Au début du mois de juin de la même année, il est survenu un incident lié à ma consommation excessive, un moment alors que je ne savais vraiment plus ce que je faisais et que ma mémoire me jouait des tours. Cet événement m'a amené à demander de l'aide. J'ai obtenu un rendez-vous avec un intervenant de l'organisme l'Alternative, le vingt-cinq du mois courant.

La veille, soit le jour de la fête de la Saint-Jean-Baptiste, je me suis rendu au spectacle sur la rue Maisonneuve, mais pas seul. En effet, j'étais accompagné d'Étienne et de sa copine, mais il y avait aussi une certaine Valérie, une amie que mon *coloc* m'avait présentée au mois d'avril. On s'était écrit depuis. J'ai même dansé un *slow* avec elle, le jour de ma fête, au *Ginza*, à Saint-Hyacinthe. Dans sa dernière lettre, elle s'invitait à monter Montréal pour fêter avec moi la Saint-Jean, et j'ai accepté, bien sûr.

*Au pied d'un arbre
À soir y fait chaud
De style arabe
Ses yeux sont beaux*

*Je prends une puff
On se le passe
Je fais mon tough
À moi la casse*

*Dix mille barrières
Toutes disparues
Et à mon air
Elle m'a lu*

*Rien de complexe
Amie en visite
Bombe mon sexe
Comme dans un litte*

*Un baiser passionné
Un été enflammé
Un baiser passionné
Un été en fumée*

*En fumée de pot
Moi je capote*

J'ai toujours eu de la difficulté à m'affirmer avec les filles, depuis l'enfance. J'ai toujours été timide avec elles. Ce qui fait que j'ai eu une première *blonde* à la fin de mes dix-sept ans seulement, une relation qui a duré un mois. Puis, j'ai eu une autre *blonde* à dix-huit ans, pendant environ deux mois. Là, ça faisait sept longues années que j'étais célibataire et abstinent. *Welcome to the machine.*

Donc, le soir de la Saint-Jean, le vingt-quatre juin 1993, j'ai fait l'amour et c'était bon. Wow. Très chère Valérie, avec qui j'allais passer une partie importante de ma vie, et qui était dix ans plus jeune que moi.

*Tu dances
Dans le vent
La transe
Oubli du moment
T'es là
Je me sens si bien*

*Rigole si tu veux, je ne sais pas si je peux, te toucher
Éteins les lumières, je ne sens plus la terre, enivré*

*Fais
Ce qui te tente
Je serai
Sous la tente
Dans
Un fol univers*

*Embarque dedans, je ne vois plus le temps, avancer
T'es belle à l'instant, ta chaleur je sens, bien, relâché*

Gelé...

Le lendemain, Valérie est demeurée dans mon lit, alors que je me suis rendu à mon rendez-vous, supposément parce que ça allait mal. Ce n'est pas des farces, tous les pores de ma peau respiraient le grand air, se gonflaient et remuaient sans arrêt, j'étais sur un nuage.

J'ai entamé la thérapie, qui comportait elle aussi des séances de groupe et des rencontres individuelles. J'avais cessé ma thérapie primale, et je m'apercevais, avec la psychologue de l'Alternative, que l'apport d'un psychologue dans la recherche de solutions personnelles était plus bénéfique et concret que la thérapie primale. Comme quoi mon *chum* Alain avait eu raison, j'avais agi en fou en échangeant mes disques et ma chaîne stéréophonique. Mais j'assumais mon choix passé, sereinement. Avec Valérie, je regardais devant.

Au moment de recevoir mon diplôme de baccalauréat, j'avais déjà pris la décision de passer une année sabbatique, afin de choisir le sujet de mon mémoire de maîtrise. C'était l'euthanasie ou la question du mensonge, chez Kant. En fait, mon choix était fait. La raison m'aurait amené à travailler sur Kant, mais j'ai opté pour la passion, l'euthanasie, un sujet qui me tenait à cœur. Je voulais devenir un acteur du débat que cette pratique suscitait, et je désirais lire davantage sur le sujet, avant de débiter les cours de maîtrise.

J'allais donc vivre de l'aide sociale, puisque mon problème avec les *jobs* était loin d'être réglé. Mais je comptais sur une nouvelle thérapie pour m'aider à comprendre, la psychothérapie à orientation analytique. Une psychanalyse, quoi. De retour, mon Freud.

Puis, je commençais une vie nouvelle avec Valérie. Malgré le fait qu'elle étudiait toujours à la polyvalente de Saint-Hyacinthe, elle prenait l'autobus deux fois par semaine pour venir chez moi. Et une fin de semaine sur deux, je descendais chez elle, en fait, chez son père, un colosse épris d'haltérophilie, qui parlait fort, fumait la pipe et qui m'intimidait au plus haut point. Mais le hockey des Canadiens nous a permis de nous rapprocher, sans que j'ose le contredire les concernant.

*Avec des amis
Je fume un joint
Ensemble on rit
On se sent bien
Paquetés dans mon logement
Une question de temps
Un match des Canadiens*

*Avec minutie
Je roule un joint
Les amis partis
Le match est loin*

*Au milieu de la nuit
Les voisins au lit
J'invente ce refrain*

*Repousser l'ennui
Mordre à pleines dents
Profiter de la vie
Des largesses du temps
Chacun ses moyens
De prendre son pied
Lâchez donc le frein
Et légalisez
Et légalisez*

Était-ce un signe, la veille de ma première visite chez le père de Valérie, j'ai regardé le film *La Magie du destin*, avec Meg Ryan et Tom Hanks. Arrivé par autobus à Saint-Hyacinthe, j'ai demandé au chauffeur de s'arrêter au coin des rues Dessaulles et Bourdages. Au moment de sortir du véhicule, j'ai vu passer une fille à bicyclette, c'était justement Valérie. Wow ! Quelle coïncidence ! Il n'y avait personne autour. J'ai claironné son nom, alors qu'elle s'éloignait vers le secteur de La Providence, où elle habitait, et elle est venue à ma rencontre, toute joyeuse et si belle. On s'est embrassé sur le trottoir, c'était fantastique de ressentir cette joie nouvelle qui me prenait au cœur, et cette chaleur que me transmettait Valérie. Elle portait un t-shirt blanc et arborait une queue de cheval, qui lui donnait un air de gamine, ce qu'elle était réellement, à seize ans seulement. Je la trouvais rayonnante et sexy. J'étais transporté, en amour.

*Sur un coin de rue
Deux tourtereaux s'embrassent
Béquer bobo*

Le reste de l'année s'est passé comme ça, des allers-retours entre Montréal et Saint-Hyacinthe, des lectures sur l'euthanasie et le droit à la mort, dont se nourrissait mon inconscient. Et de l'amour pour alimenter ma conscience, du sexe, mais aussi de la colère, de la frustration, de l'agressivité. Valérie avait un caractère fort et le reproche facile, de sorte qu'un soir je lui ai gueulé dessus. Ce qui ne l'a pas empêché de venir s'installer avec moi, dans un nouvel appartement sur la rue Chambord, près de Rosemont.

*Dans un pet shop
Parmi les nombreux chatons
Choisir le gris*

*Surprendre au lit
Son amoureuse avec
Des bagels chauds*

Enfin, outre ma relation amoureuse, il y a eu mon entrée à la maîtrise. J'étais content d'avoir pris le temps de lire les ouvrages importants sur l'euthanasie ; ça me donnait confiance en moi, d'avoir déjà en main une bonne connaissance du dossier. Aussi, ça m'aidait à définir le sujet des travaux à réaliser dans mes cours.

Parmi tous les ouvrages que j'ai lus sur l'euthanasie, il y en avait un qui m'avait beaucoup impressionné. L'auteur, James Rachels, défendait la légalisation de l'euthanasie avec une argumentation fabuleuse, sans faille. Il démontrait, notamment, à quel point on sous-estime combien mal c'est de laisser mourir les gens ; que tuer et laisser mourir portent sensiblement le même poids moral. La fluidité de son argumentation était déconcertante, à mes yeux, au point de bouleverser mes idéaux moraux. Ainsi, j'en suis venu à considérer qu'il était de mon devoir de viser le bien des plus pauvres, ceux dont la vie même est menacée.

Rachels démontre en somme que nos habitudes de vie matérialistes doivent changer complètement, tant qu'il y a des gens qui souffrent et meurent en raison du manque de ressources dont nous disposons. Que le devoir de bien faire, finalement, ne s'arrête jamais. En tout cas, ça portait à réfléchir ; moi, dont le but avoué était de sauver la planète, rien de moins.

*Je ne veux pas y croire
Qu'y a pas assez d'amour
Que le réservoir
Sera vidé un jour*

*Va bien falloir
Qu'on ose partager
Les fruits de la foire
Avec ceux qui n'ont rien à manger*

Oh, oh
Le maître à bord
A perdu l'Nord
On l'laisse aller
Vers un rocher
Notre sort
Notre destinée
Outre la mort
User de volonté



Ma relation avec Valérie n'était pas au beau fixe, tant s'en faut. Elle n'aimait pas ma musique et n'avait pas d'intérêt aux choses intellectuelles. Aussi, elle détestait que je fume du *pot* ou du hasch, bien que ça n'arrivait presque plus. On se disputait régulièrement, et pour des riens. On ne faisait déjà plus vraiment l'amour, ce qui me frustrait énormément, sur le coup du désir sexuel, bien sûr, mais surtout parce que je ne connaissais pas les raisons de ses refus continuels. Valérie ne me disait rien. Peut-être était-ce ma folie ou mon agressivité. Ou encore mon odeur ou ma façon de faire l'amour.

*Tu ne veux pas
Tu ne veux plus
Qu'est-ce qui ne va pas
Qu'est-ce qui ne va plus*

*Enfin, tu aimais ça
Parfois, même dans la rue
Qu'est-ce qui ne va pas
Qu'est-ce qui ne va plus*

Toujours est-il que ça a peut-être joué sur ma santé mentale, car en 1994, la panique, mais la vraie crise de panique s'est emparée de mon esprit. Depuis quelques jours, toujours en public, j'avais des sensations bizarres, acides et destructrices. Je faisais des cauchemars, j'avais des visions sanglantes. J'avais peur de me projeter dans la vitrine d'un commerce d'extermination, sur la rue Rosemont,

presque chaque fois que je passais devant. Un soir, j'ai véritablement failli me lancer dans cette vitrine, et le soir, je me sentais fou. Le lendemain, je me suis rendu à ma séance de psychothérapie complètement à l'envers. Je ne comprenais pas ce qui se passait en moi, j'avais peur de mourir. Voyant que je n'allais vraiment pas bien, ma thérapeute m'a conseillé de me rendre à l'hôpital. J'ai préféré retourner chez moi, puis, voyant que ça n'allait vraiment pas, je me suis rendu à l'hôpital, à pied.

En direction de l'hôpital, je longeais la rue Papineau en regardant droit devant, car j'avais très peur de me lancer devant une auto. Je suis arrivé de peine et de misère à l'hôpital, et j'ai dit à la réceptionniste, avec un empressement qui ne laissait aucun doute, que j'allais me *crisser* dans une vitre. J'ai passé aussitôt dans une pièce où j'ai vu une psychiatre, puis j'ai monté à l'étage des fous. J'ai attendu, puis on m'a donné à manger. Enfin, j'étais un peu moins paniqué, j'étais plus en sécurité ici qu'ailleurs, et on m'a administré un médicament. Puis, on m'a laissé partir. Je me souviendrai toujours de cet instant, dans l'autobus de retour, alors que le médicament a fait effet. Ça a été une véritable délivrance, une sensation d'apaisement total, qui courait dans tout mon corps et mon âme. J'étais enfin en sécurité, je redevais moi-même.

Invisible
Trace de panique
Évaporée

La crise passée, j'étais pas mal sur le cul, j'avais le cerveau malade, j'étais fou. Ce qui ne m'a pas empêché de continuer à suivre mes cours et de fréquenter Valérie, laquelle ne disait mot de tout ça. J'aurais bien aimé recevoir plus de support de sa part, mais elle devait être comme moi, dépassée par les événements, même qu'elle devait avoir très peur de moi. En tout cas, moi, à sa place, je n'aurais pas été rassuré, *chum* ou pas *chum*.

*T'énerve pas
J'ai pas peur des combats
J'en ai déjà
Perdu plus d'une fois*

*T'énerve pas
Je sers le repas
Mais parle-moi
Avant qu'il soit froid
Avant qu'il soit froid*

*J'ai dépassé toutes les limites
J'entends le feu qui crépite
Le diable est vert, pas comme dans les contes
Il se fait rire à brouiller les ondes
Mais ça ira*

*T'énerve pas
Passeront les convenances
Tant que ma voix
Ne trahira pas ma démence*

*T'énerve pas
Je contiendrai ma rage
De ne m'être pas
Sorti du naufrage*

*Je tarde à explorer ma voie
Mais l'angoisse me ronge
La peur de n'avoir
Vécu que dans des songes
Mais ça ira*

*T'énerve pas
Ça ira*

À l'été 1996, Valérie et moi retournions habiter sur le Plateau-Mont-Royal, sur la rue Chambord, entre Laurier et Saint-Joseph, un quartier magnifique. J'avais terminé ma scolarité de maîtrise et j'avais le luxe de rédiger mon mémoire au rythme qui me convenait. Toutefois, j'en bavais. Mes idées n'étaient pas claires, la motivation n'y était pas toujours. L'argument de la pente glissante, pièce maîtresse des opposants à la légalisation de l'euthanasie, me donnait du fil à retordre. Bref, je n'avança pas, j'étais plutôt découragé.

Surtout que mon couple n'allait pas. Les finances, l'amour, le sexe, le travail et les activités sociales, rien ne fonctionnait. Valérie était toujours prête à visiter des amis, mais moi pas ; j'avais une peur profonde des silences. Ma *blonde* devait donc endurer toutes ces peurs irrationnelles que j'entretenais depuis longtemps, et qui m'amenaient à m'isoler des autres. De fait, je ne me suis fait aucun ami véritable à l'université, que des copains ou des copines de couloirs.

Un soir, alors que Valérie était sortie pour la soirée, j'ai renoué avec le *pot*. J'avais emprunté la guitare acoustique de mon ami Raynald, et j'en jouais allègrement. Je me sentais bien, enfin, libre et rassuré de savoir que je pouvais toujours compter sur cette substance pour me retrouver avec moi-même.

*Suffit de quelques puffs
Et je sors du mode off
Comme une poupée qu'on crinque
À la musique, je trinque*

*J'me libère d'mon anxiété
À jouer de la guit, à composer
Sans quoi je souffrirais d'ennui
C'est pourquoi au pot je dis merci*

*C'est la drive dont j'ai besoin
Pour mon développement
Partir avec un joint
Et revenir content*

*Aurai-je un jour un gazon à tondre
Aurai-je un jour un avion à prendre*

Je me sentais prisonnier de ma relation avec Valérie, je ne voulais pas la quitter, de peur qu'elle ne se retrouve seule à Montréal, car je la savais fragile. Paradoxalement, je m'étais engagé à tenter d'avoir un enfant avec elle, même qu'on s'était mis en tête de se marier.

En 1998, malgré la crise du verglas qui sévissait à Saint-Hyacinthe, j'étais désireux de retourner vivre là, et j'avais convaincu Valérie d'accepter cette idée. J'avais joint un cercle de connaissances, à Montréal, où chacun notre tour, nous devions émettre nos opinions sur un sujet amené par l'un d'entre nous. Un soir, j'ai proposé d'apporter à la réunion des textes sur l'euthanasie. Mais, pendant la semaine, je me suis fait du mauvais sang à préparer ma présentation. J'étais tellement angoissé à l'idée de revoir ces gens, que j'ai décidé

de ne pas poursuivre l'aventure ; j'ai *choké*. Je me suis rendu compte que mon séjour de neuf ans à Montréal était bel et bien terminé, et que je ne voulais plus avoir à performer au plan intellectuel. En bref, j'avais hâte de retrouver la vie paisible de ma ville natale et de décompresser.

*J'ai étudié longtemps
À tout savoir
Mon âme s'en ressent
Manque d'air*

*J'ai laissé mes plaisirs
À la dérive
Jamais sur le party
Toujours à lire*

*Et c'est ainsi que je vois la vie
Et c'est ainsi que je vois la vie
Un nuage blanc, deux nuages gris
Un nuage blanc, deux nuages gris*

*Nul n'est à l'abri
Du rêve et de la folie*

VII

Bye, bye, Montréal, *welcome* Saint-Hyaya. Nous voici de retour sur notre terre natale. Pas de piétons, que des chars, et pas beaucoup. La campagne, l'espace, la tranquillité. Je suis aux anges dans notre nouvel appartement, un grand 4 ½ avec un balcon spacieux, et les couleurs des murs sont belles. Même pas besoin de peindre.

*De mon balcon
Je souris à un passant
Jaune soleil*

*Roues alignées
La rue Papineau à moi
Neuf heures le soir*

Nous avons choisi un bel appartement, mais qui a été difficile à obtenir. En effet, le propriétaire ne voulait pas nous le louer parce que je vivais de l'aide sociale, il me l'a dit au téléphone. Il a fallu, pour un appartement coûtant trois cent vingt-cinq dollars par mois, que je me trouve un endosseur. Bonjour le respect des droits de la personne. Quand même, j'étais content, j'avais obtenu ce que je voulais.

Valérie et moi allions nous marier en août, au palais de justice. Nous nous sommes acheté des vêtements de circonstance, avec ma

carte Sears. On était pas mal beaux. Nous avons réservé une partie du restaurant *Croissant d'Or*, et les invitations étaient lancées. De mon côté, je me démenais pour préparer une cassette de musique qui durerait tout le temps de la réception, tandis que Valérie travaillait.

Robe blanche
Maculée d'illusions
Lune de miel

Valérie redoutait mon enterrement de vie de garçon comme la peste, elle ne voulait pas que j'aïlle aux danseuses. On s'est obstiné sur ce point pendant au moins un mois. Il était question ici de mon amour-propre. Si les gars voulaient m'amener aux danseuses, ce n'était pas moi, certain, qui allais refuser. Mais Valérie ne l'entendait pas ainsi.

Cravate mauve
Incapable d'enlever
La corde au cou

Finalement, les gars m'ont amené faire du rafting. On a passé une journée *ben le fun*, et mon frère Martial était là.

*Sur les bosses d'eau
Gilet de sauvetage
Nécessaire*

À mon retour, une information a tout fait basculer. Valérie savait que mes *chums* m'amenaient faire du rafting. Que c'était ça, mon enterrement de vie de garçon. *Ciboire*. On avait passé un mois à se chicaner à cause des danseuses. Dans ma tête, ça a fait ni une, ni deux, «elle est folle, je ne me marie pas». Et je suis allé annuler le mariage, sur-le- champ. Deux semaines avant le jour, ce n'est pas des *jokes*.

Au palais de justice, au moment de demander l'annulation du mariage, je n'en revenais pas d'être en train de poser ce geste, mais j'étais en colère. Je prenais conscience que je n'aimais plus autant Valérie. Elle et moi, c'était fini. Je ne pouvais tout simplement pas la prendre comme elle était, ayant toujours espéré qu'elle change de caractère, qu'elle soit plus douce et plus respectueuse avec moi et avec les autres.

J'étais conscient de l'affront terrible que je faisais à Valérie, mais je voulais sauver ma peau. Je suis allé confesser mon geste à Raynald, qui habitait maintenant Saint-Hyacinthe, lui aussi, et il était un peu à court de mots. Je suis retourné à l'appartement, et je ne savais pas trop ce qui allait se passer. Finalement, Valérie a pris la décision de demeurer tout de même avec moi, jusqu'en juillet. Pauvre elle, je n'étais pas fier, je n'aurais jamais dû accepter de me marier.

*J'ai brisé les liens du mariage
À la dernière minute, j'ai renoncé
J'ai brisé un cœur un peu sauvage
Caractère difficile à gérer*

*J'ai coupé court à cette salade
À cette union dépassée
Qui n'inclut que des engueulades
Des batailles jamais gagnées*

*Et chaque fois que j'y pense
Je me sens libéré
Brume de conscience
Brindilles du passé*

*À l'avenir, j'y songerai deux fois
Avant que de m'ouvrir à une autre
De m'accrocher l'âme penaude
À une vie non désirée
À une vie non désirée*

En avril, la pression de Montréal tombée, je me suis trouvé un emploi de commis d'entrepôt, de nuit, chez Wal-Mart. Valérie et moi vivions toujours ensemble, mais on ne formait plus un couple. J'ai commencé à fréquenter une collègue de travail, en tant qu'amant, elle s'appelait Sylvia. Dans ma naïveté, je n'avais pas anticipé cette avenue entre nous, quand je l'ai invitée à prendre une bière un samedi soir après le travail, vers minuit. Mais lorsqu'à l'*Exil*, elle a frôlé ma jambe, sous la table, il n'y avait pas de doute.

*Rayon des jouets
Parmi toutes les couleurs
Le bleu de ses yeux*

Le travail était moins pénible en raison de cette idylle, je passais souvent dans son allée, pour l'étriver. Parfois, on s'arrangeait pour se voir à l'écart, on cherchait à aller plus loin, à oser davantage. Mais ce jeu n'a pas duré longtemps, notre relation non plus. Nous avons cessé de nous fréquenter quand j'ai cessé la *job*, après six mois de labeur.

Mais, avant de quitter mon emploi, j'avais recommencé à consommer régulièrement du *pot*. J'étais fatigué de mon boulot et la *dope* me donnait le goût de composer de la musique. Même qu'une fois, un samedi, alors qu'on devait *puncher* à seize heures, je suis arrivé *ben gelé* sur la *job*. Les jeunes avec qui je travaillais m'ont averti d'arrêter de niaiser, au moment où j'arrivais sur le plancher, parmi la clientèle, avec un *buggy* rempli de boîtes de savon Tide, montées en forme de cathédrale.

Quarante-cinq pieds
De marchandise lourde
À bout de bras

D'un bout à l'autre
Tirer une palette
De litière

Aussi, avais-je renoué avec un *chum* de mon ancienne *gang*, Johnny, avec qui je jouais de la guitare et je fumais du *pot*. Comme moi, Johnny composait, et on s'entendait bien ensemble. Valérie n'aimait pas que je me tienne avec lui, car je consommais, je faisais de la musique et j'avais du plaisir. Un jour, un peu avant l'heure du

souper, Valérie est rentrée de sa *job*, elle semblait en colère. Johnny m'a dit à l'oreille que la température venait de baisser de dix degrés, et c'était vrai.

*Sur le tempo
Du djembé de mon copain
Rouler un joint*

Puis, au début de septembre 1999, Valérie s'est trouvé un logement, pas très loin de chez moi. J'avais davantage d'espace, j'habitais seul. Enfin libre.

*J'pars sua go
J'arrête pas au stop
J'fais ce qu'il faut
Pour r'virer su'l top*

*Fuck les béquilles
En déséquilibre
Grossissent mes pupilles
Je me sens libre*

*J'pars sua go
J'dépasse les autres bicycles
La piste en O
Sans plaque minéralogique*

*Fuck le boulot
Pas de crise de panique
Juste un gringo
Sentir les joues qui piquent*

*C'est pas tout l'monde qui peut en prendre
Mais tu finis par l'essayer
Soit ça te fait, ça t'enchante
Soit t'en prends pus
Rien pour s'alarmer
Bande de têtus*

*J'pars sua go
J'pars sua go*

*Pis ceux pour qui ça fait du bien
Dis-toi qu'c'est comme dans toute chose
Si t'en abuses, ça ne vaut rien
À quoi ça rime une vie morose
À pas grand-chose*

*J'pars sua go
J'pars sua go*

VIII

Ça n'a pas été long de comprendre à quel point j'avais besoin de cette liberté que je possédais jadis. Je composais sans cesse. Les premiers mois, toujours en fumant du *pot*, je composais des *tounes*, et j'improvisais des mots. J'enregistrais le tout avec un *walkman* à cassette. Un soir, festif, complètement exalté de créer autant, je suis allé aux toilettes. Après le pipi, enthousiasmé comme un enfant, fasciné par la création, je me suis regardé dans le miroir. Je portais une cagoule, genre comme les rappeurs, ce qui était nouveau. En fait, c'était un vêtement oublié par Johnny. Je me suis avancé vers le miroir pour me voir de plus près. Je voyais que j'avais le teint rouge et les joues saillies, mais aussi les yeux rouges. Ça m'a intrigué, et j'ai eu la réaction de mimer un rire démoniaque. Et c'est à cet instant que j'ai eu un *flash*, que j'appellerais mystico-artistique.

*Devant le miroir
Je me regarde fumer
Yeux dans les yeux*

*Dans le fou rire
Je découpe au ciseau
La fleur du mal*

Lors de ce *flash*, en raison de ma silhouette et du capuchon de la cagoule que je portais, j'ai eu soudain la vision de plusieurs personnages dans le même, et le nom de ce personnage m'est venu à l'esprit : Paradis : un ange, un démon, un oiseau de malheur, un joker et un Cupidon. J'étais saisi, ébahi. Je suis retourné dans le salon encore plus joyeux, et j'ai continué de composer.

*Refllet du miroir
Un petit diable content
Dans son délire*

Durant cette période, je me cherchais un nom d'artiste, une identité. J'avais trouvé le nom de Noiro, et j'étais porté, avec ce nom, à m'exprimer un peu comme Plume Latraverse, ce que je ne voulais pas, bien entendu. Rien ne sert de copier quand tu peux inventer. Et c'est alors que j'ai pensé à cet agrandissement d'une photo de moi habillé en curé, qui avait servi pour le porte-folio de mon amie Catou. J'ai trouvé la photo dans un tiroir et je l'ai épinglée sur un mur du salon. Moins de deux jours plus tard, j'avais trouvé mon nom de vedette : Professeur Flibotte.

*Ça vous dirait
D'aller boire avec moi
Juste une dernière
À l'autre bout du bar*

*Je n'ai rien à faire
Je me retire
Les jours se resserrent
Me regardent vieillir
Brillante carrière
Professeur Flibotte
Sans fausse note*

Je recevais des prestations d'assurance chômage, et grâce à un travail à la pige (auteur de lettres de cul pour *Québec Érotique*) j'ai eu l'idée de m'acheter une autre guitare, un instrument qui me per-

mettrait de jouer en public, puisque je composais avec une vieille guitare classique que mon frère m'avait prêtée. Je suis allé chez *Victor* et j'en ai trouvé une qui était parfaite, une guitare acoustique du fabricant québécois Norman, qui pouvait aussi se brancher. Puis, un mois plus tard, je me suis acheté un pied pour tenir le micro que je possédais déjà, donné par un de mes *chums* qui l'avait volé à la polyvalente. Il ne me restait plus qu'à déboursier pour une enregistreuse multipiste, ce que j'ai fait, en m'endettant plus que je ne l'étais déjà, pour passer Noël et le jour de l'An 2000.

Bonne année

Gros nez

Pareillement

Grandes dents

Des mots

Qu'on n'entend pas souvent

Le party pogné

Un peu réchauffé

Je vous souhaite

Un beau Nouvel An

Je vous souhaite

De baiser souvent

Je vous souhaite

Plein de beaux enfants

Je vous souhaite

Un beau Nouvel An

Mais le temps des fêtes apporte aussi son lot de stress. J'avais accepté l'idée de Johnny de faire pousser des plants de *pot* chez moi, dans la salle de lavage. Un soir, lui et son cousin ont installé le tout. Les fenêtres étaient masquées, en plus des stores, avec un papier en aluminium épais. Un système de corde et de poulie retenait une ampoule de mille watts, pour couvrir quatorze plants étalés sur un grand plastique. Ça donnait une atmosphère plutôt spéciale qui, tantôt m'amusait, tantôt me déplaisait. C'est que l'appareillage faisait du bruit, perceptible de la cave, où se trouvaient les remises des huit appartements du bâtiment, ce qui me préoccupait beaucoup.

Le soir de Noël, j'ai vu que le système de corde avait relâché et que la lumière risquait de tomber et de péter. J'avais peur qu'il y ait un incendie. J'ai arrêté le tout, car j'allais chez mes parents passer la veillée. Le lendemain, j'étais vraiment stressé, désorganisé. Je ne pouvais plus supporter d'avoir les plants chez moi. J'ai appelé Johnny pour qu'il vienne les reprendre au plus tôt, sans quoi je les jetais aux ordures. Celui-ci était en *calvaire* de voir que je lui chiais dans les mains, car ça impliquait aussi son cousin. Mais moi, j'étais paniqué. Ils sont venus chercher le tout, et notre relation d'amitié s'est arrêtée là.

État d'urgence
Mon cœur fait dix mille tours
Mon esprit sombre

Deux, trois jours plus tard, ça n'allait vraiment pas bien dans ma tête, j'étais perdu. J'ai voulu me suicider. Mais, je ne pouvais pas me tuer autrement que par la pendaison, et je n'avais aucun endroit pour faire ça. J'étais tellement *mindé*, que j'ai essayé de me pendre

avec une corde tout effilochée, après l'accessoire pour suspendre les plantes. Je me suis élançé, et j'ai planté. J'avais prévenu mon ex de venir chercher le chien qu'on s'était acheté, et la police m'a trouvé par terre, quelques secondes après m'être raté. De sorte que j'ai passé une semaine au onzième étage de l'hôpital.

Suite à cette tentative de suicide, (je suis suicidaire depuis que je suis tout petit), et après mon séjour à l'hôpital, mes amis sont venus chez moi pour m'aider à orienter ma vie, car la leur suivait son cours, et tous travaillaient dans le domaine dans lequel ils avaient étudié. Ils m'ont demandé quels étaient mes projets. Je leur ai dit que je voulais continuer de tenter ma chance dans la chanson, malgré les difficultés. De toute façon, aucune autre avenue ne m'apparaissait possible.

*J'ai trouvé ce qu'il me fallait
Pour alimenter le rêve
Pour adoucir la tempête
Qui presse ma tête*

*Substance incomprise
Quoiqu'on en dise
Fait naître ma musique
Remède mélodique*

*J'éparpille de plein droit
Des chansons salvatrices
J'emboîte le pas
Direction artistique*

*Que l'on me laisse faire
Je connais mes affaires
J'ai choisi la logique
Me perdre ou faire de la musique
Me perdre ou faire de la musique*

*Je continuerai, je crois
Jusqu'au soir de ma croix
De vanter cette plante
Que je chante*

Le deux mai de l'an 2000, le jour de mon anniversaire, j'ai composé une chanson qui m'apparaissait être un vrai *hit*, *La danse de Saint Guy*. C'était la première bonne *toune* que j'inventais avec ma nouvelle guitare. Avec cette pièce, je devenais à mes yeux un bon compositeur, autant que je l'avais souhaité au départ ; c'était un texte poétique, créé sur un air de ballade accessible. J'étais particulièrement content, et surtout, confiant. Je me disais que j'étais capable de composer de bonnes chansons, et que l'on finirait par reconnaître mes talents.

*Je pense que chus dû
En ce soir de novembre
Être au chaud
Dans un lit, nu
La tête sur un ventre*

*Ça fait longtemps, déjà
Ma décision est prise
J'enlève mon pyjama*

*Et je m'en vais
Cueillir des cerises*

*Juste au bar à côté
En bas de l'escalier
Prêt à tenter ma chance
Le temps d'une danse*

*Elle me jette un regard
Elle m'a tout compris
Avance homme, il se fait tard
Juste avant minuit*

*Ben envoie mon trésor
Allons scorer un but
À quatre pattes dans le décor
Le sourire fendu*

*Sur le point de basculer
Le sifflet coupé
L'arbitre en vacances
Le temps d'une danse*

À l'été, je déménageais dans un nouvel appartement, sur la rue Saint-Joseph, derrière l'Hôtel-Dieu, à Saint-Hyacinthe, puisqu'apparemment, mes propriétaires avaient eu raison. En effet, je leur devais toujours de l'argent. Le pire, c'est qu'ils se sont sentis obligés de me déménager, de travailler physiquement, afin que mon argent leur revienne, et que je n'aie pas à payer des déménageurs. Mais un jour, j'irai leur donner à chacun mille dollars, sûr.

*Le vent souffle les nuages
Qui viennent et qui passent
Un serment écrit sur une plage
Reste de glace*

*Ça dépend de c' qu'on a reçu
En héritage
Les valeurs d'une tortue
Ou celle des sages*

*La montagne devant soi
Un chemin à tracer
De la cime, l'on voit
Les prochains à grimper*

Le onze novembre 2000, le jour du Souvenir, je revenais d'une séance de psychothérapie au CLSC, plutôt joyeux. Après un joint, je m'apprêtais à chanter, quand ma mâchoire a produit un son curieux. Je suis allé voir dans le miroir, et j'ai perçu quelque chose de nouveau sur mes lèvres. En fait, j'avais l'impression de n'avoir jamais eu un sourire aussi dégage. Cette découverte m'a exalté, tellement, que j'ai écrit une lettre pour remercier ma psychologue, en parlant de ce jour comme étant le jour du Sourire, et je suis allé la porter à la réception du CLSC.

Je suis revenu chez moi, et tout paraissait différent, je me sentais comme si je possédais de nouveaux pouvoirs. Au fil des jours, il me semblait que je chantais mieux, que je jouais mieux de la guitare. J'en suis venu à penser que le *pot* avait peut-être activé une partie endormie de mon cerveau. Mes idées défilaient rapidement, elles étaient profondes, et je me sentais plus libre dans mon corps. J'avais la conviction que je pouvais réaliser de grandes choses.

*Sans frontières
Des feuilles aux mille couleurs
Quittent la patrie*

*Un bout d'écorce
Arraché par le vent
Fait de la voltige*

Pendant les semaines qui ont suivi, sous le paysage orangé de l'automne, je n'ai cessé d'expérimenter des comportements exceptionnels. Notamment, j'ai trouvé une façon de relaxer en m'imaginant que j'avais des ailes. Je me disais que ce devait être inscrit dans mes gènes, que nous avons tous un passé d'oiseau. Par ailleurs, j'ai eu l'impression de devenir un serpent, une tortue, un clown, un Amérindien, un nouveau-né et un cordonnier. J'ai halluciné le symbole du yin et du yang sur le visage de mon jeune frère. Je pouvais voir les choses extérieures de la couleur que je voulais. J'ai brisé une lampe, un lutrin, un soulier et mes deux paires de lunettes, sciemment. J'ai déplacé mon lit dans le salon, et mon divan dans la chambre. J'ai rasé mes sourcils et je suis allé comme ça chez des amis, pour la traditionnelle soirée de course de chars électriques, complètement myope.

À cet endroit, au moment d'ouvrir la porte d'entrée de la maison de mon *chum* Dino, je suis devenu comme un prédateur géant fixant une araignée, une proie que j'ai failli attraper avec ma bouche. J'ai halluciné un tunnel de lumière bleue, sur un mur où passait une courbe de la piste de course, comme s'il s'agissait d'une sortie secrète que j'étais seul à pouvoir remarquer. Mes copains et ceux que je ne connaissais pas me trouvaient bizarre, il va sans dire.

*Sans sourcils
Une goutte de sueur
Brûle mes yeux
Au sous-sol
Guetter par la fenêtre
Une araignée*

Durant tous ces événements, j'étais fonctionnel, aucun problème, mais je prenais des risques. Ainsi, dans la salle de bain, chez moi, devenue une sorte de petit laboratoire, j'ai failli m'électrocuter plusieurs fois. Je voyais tout ce qui survenait comme des signes. Je me suis rendu à mon rendez-vous au CLSC, avec une photo de moi, petit, qu'il était important que je montre à ma psychologue, pour une raison obscure.

J'attendais depuis près de deux heures, quand ma thérapeute s'est avancée, surprise de me voir là, car le rendez-vous était plus tôt, semblait-il. Elle n'avait que dix minutes à me consacrer. J'étais surexcité, paniqué par moments, je disais des choses incompréhensibles. Nathalie ne savait pas quoi faire, pressée par le temps. Disant qu'elle avait besoin de l'aide d'un collègue, elle est sortie du bureau un certain temps, ce qui m'a paru long. Puis, deux ambulanciers sont entrés pour venir me chercher.

Je ne l'ai pas trouvé drôle, pas du tout. J'avais envisagé cette possibilité que l'on m'enferme, mais je ne la souhaitais vraiment pas. Je suis devenu agressif quand les deux hommes se sont approchés, j'ai résisté. J'aurais même pu sacrer un coup de poing à l'un d'eux, mais j'ai songé aux conséquences. Puis, ils m'ont mobilisé, ventre par terre, le genou dans le dos, et m'ont amené comme on traîne une bête dangereuse. Moi, je criais à Nathalie : « Tu m'as trahi, tu m'as trahi ». C'était plutôt dramatique.

Surexcité
Je mordille la vitre
D'un verre d'eau

Ventre par terre
Un genou dans le dos
J'abdique

J'étais attaché à une civière et je n'ai dit aucun mot, tout le long du trajet en ambulance. Ça a pris un temps, une fois à l'hôpital, où je rageais en raison de l'injustice dont je me sentais victime. Un médecin est venu, je l'ai viré, je ne voulais pas du médicament qu'il me demandait de prendre. Puis, une femme en blanc, grassette et rousse, est venue me voir. Je lui ai dit que j'avais juste envie de rire d'elle. Enfin, un homme est venu, l'urgentologue, il supposait que je ne n'avais pas beaucoup dormi, ce qui m'a étonné, car c'était vrai. J'ai pensé que peut-être il était compétent. J'ai accepté la pilule et j'ai fini par m'endormir.

Je me suis réveillé dans une chambre, le lendemain, au dernier étage de l'hôpital Honoré-Mercier. J'y suis demeuré pendant deux semaines environ, pendant lesquelles j'ai passé des tests. J'ai appris par un psychiatre que je venais de faire une psychose.

*Chaque jour, le même
Des visages blêmes
Le même décor
Les mêmes couloirs*

*Repli sur moi-même
L'âme intubée
Je suis le problème
Le psychiatrisé*

*Je suis où
Où est ma guitare
Mon tambour
Toute la fanfare
Je suis où
J'ai les mains qui tremblent
Je suis fou
Ou ce n'est pas ma chambre*



Pendant tout ce temps, où je croyais posséder de nouvelles capacités, j'étais en réalité en psychose. J'étais sous le choc, blessé dans mon orgueil, parce que je m'étais trompé solidement. Toutes mes expériences passées depuis mon premier acide : le monde parallèle, la ligne blanche à travers tout le corps, l'aura rouge, le personnage de Paradis ; tout ça était le résultat de la maladie. Et comment j'ai fait pour passer tout ce temps, treize ans, sans médication : l'université, l'amour, mes réalisations personnelles.

Acide et psychose

Même trip

Même chose

Même type

Acide et psychose

Même chose

Qui se dissipe

J'ai commencé à prendre des antipsychotiques, puis à prendre du poids. Je m'isolais chez moi, la plupart du temps. Michou venait me voir à l'occasion, mais j'ai cessé, petit à petit, de voir mes autres amis. Je consommais toujours du cannabis, souvent le soir, avec mon neveu Damien, et je réussissais à composer des chansons complètes parfois. Jusqu'en 2002, toutefois, je ne composais pas beaucoup, et mes espoirs de percer un jour dans le domaine de la musique s'amenuisaient. Je perdais l'envie de jouer de la guitare, et je perdais confiance en mes moyens. En fait, j'étais pas mal déprimé.

*Ça ne va pas bien dans ma tête
De la misère juste à être
Seul, je fixe le ciel
Une peur bleue, j'n'ai pas d'ailes*

*Pour m'envoler comme les hirondelles
Quitter le nid des mauvaises nouvelles
Me soulever comme un tapis magique
Et m'envoler jusqu'aux tropiques
Jusqu'aux tropiques*

*Tout est sombre dans ma tête
Je regagne l'ombre des bêtes
Tout est si bruni de neige
Rien n'est plus noir que le beige*

*J'veux m'envoler comme les hirondelles
Quitter le nid des mauvaises nouvelles
Me soulever comme un tapis magique
Et m'envoler jusqu'aux tropiques
Jusqu'aux tropiques*

Pendant ce temps, j'essayais d'avoir une vie plus normale, je participais à des programmes de réinsertion sociale. Ainsi, je fus amené à travailler aux Ateliers Transition, à Saint-Hyacinthe, un endroit où les gens avec contraintes sévères à l'emploi ont la chance de travailler à leur rythme. À un moment donné, après deux mois à plier du carton, à placer des étiquettes sur des sacs de plastique, à remplir des sacs de biscuits de chien, je n'en pouvais plus. Si on me forçait à continuer de faire ce geste, celui de mettre des biscuits dans des sacs, je m'asseyais en tailleur, par terre, et je me mettais à pleurer.

Tout de même, je persévérais. Ainsi, j'ai fait une journée dans un entrepôt Croteau. Aussitôt le boulot commencé, au moment de poser

des étiquettes sur les boîtes de vêtements qu’il me fallait compter, je me suis senti revenir en arrière. Ça me rappelait mon emploi de commis chez Distribution aux Consommateurs, à la fin des années 1980. Le lendemain, c’était le onze septembre 2001.

*À mon dernier travail
Où j’étiquetais des chandails
Je n’ai pas su cacher
Ma folie de ne pas être*

*Ma personne
Ma personne*

*Je veux être comme je suis
Je veux le meilleur de la vie*

*Ma personne
Ma personne*

*Maître de ma conscience
Mais ayez donc confiance
En ma personne
Ma personne*

J’ai essayé d’autres programmes, des stages et des emplois, mais il n’y avait rien à faire, j’étais chaque fois paniqué par mon sentiment d’incompétence. Heureusement, en 2003, j’ai connu l’organisme Élan Demain, à Saint-Hyacinthe, qui œuvre auprès des gens aux prises avec des problèmes en santé mentale. Il y a un endroit, le jour, où les gens peuvent se rencontrer, prendre un café, jaser et briser l’isolement. Chaque mois, il y a des activités, comme les quilles et le billard. C’est ce qui m’a attiré en premier. D’abord, j’ai osé passer par-dessus l’épreuve de la première visite, et je suis entré dans le local anti-solitude, qui était bondé, puis j’ai demandé à obtenir un

suivi avec une intervenante. J'ai commencé à fréquenter l'endroit, puis à aller jouer au billard. Plus ça allait, plus je me sentais à l'aise.

J'ai participé à un atelier pour acquérir plus d'habiletés sociales, j'ai fait la rencontre de Martin, un gars de mon âge, avec qui j'allais m'entendre assez bien. On se voyait toujours à la Combine, avec le monde de l'Élan, pour jouer au billard. On était pas mal de la même force, de sorte qu'une saine compétition est née entre nous. Puis, on a commencé à se fréquenter plus souvent, à prendre quelques bières au *Grand Tronc*, au début du mois, autour d'une partie.

*Baquettes en l'air
Je casse le triangle
Multicolore*

*Un peu réchauffé
Terminer une partie
De plaisir*

En 2004, je commençais à avoir un bon répertoire de *compos*. J'étais particulièrement heureux de compter sur une substance comme le *pot*, pour m'aider à créer aussi rapidement, sans rien enlever à la qualité de ma plume. Ainsi, la plupart du temps, je réussissais à composer une chanson en moins d'une heure. Je ne pouvais pas expliquer pourquoi le *pot* stimulait autant ma créativité. Je disais simplement aux gens que, sans cannabis, je devais chercher les mots, et qu'avec cette drogue, je produisais les mots, ils venaient à ma conscience, spontanément, aussitôt le joint allumé. C'est pourquoi je n'avais pas de scrupules à me servir de cette substance, qui devenait un instrument de travail, chez moi.

Pot' trouble
Je ne vois pas double
Pot' tête
Les hommes sont bêtes
Pot' fun
Under the sun
L'Afrique
Sans pétrole, sans fric

Simplement, quand je suis gelé
Je suis dégêné
Les mots sortent, fluides
Je me sens un druide

Triste, il ne m'en reste plus
Hors piste, je ne compose plus

Par ailleurs, je m'étais inscrit à un cours de chant à l'école *Avant-Scène*, face au parc Dessaulles, à Saint-Hyacinthe. Pas longtemps, puisque finalement, je n'en avais pas les moyens, mais juste au bon moment, puisque j'ai eu l'occasion de participer à un souper concert et de jouer une de mes compositions, *Et passe la vie*. Pour moi, c'était un retour très attendu, puisque mes dernières aventures sur scène remontaient à mes années à la polyvalente, lors d'un concours amateur où j'ai chanté du Plume. J'étais nerveux, mais tout s'est très bien passé. Même que mon frère et mon neveu, ainsi que deux de leurs amis, qui étaient tous venus m'encourager, étaient très impressionnés par la réaction des autres spectateurs. Ceux-ci étaient, semble-t-il, très attentionnés. En tout cas, j'avais osé, et je me rapprochais de mon but.

*Je n'essaie pas de devenir
Un être parfait
Mais j'aimerais à l'avenir
Obtenir le succès*

*Et rendre à tous ceux
Qui ont peiné très dur
Les dollars à l'enjeu
Qui ont payé mes temps durs*

*J'essaie d'avancer
Pour trouver ma place
Je ne vais pas lâcher
J'irai chercher l'audace*

*Un rêve, ça déstabilise
Mais ça donne de l'espoir
C'est comme bâtir une Église
À force d'y croire*

Cette prestation m'a donné des forces, puisque dans l'année, j'ai joué deux chansons lors du vingtième anniversaire de l'Élan Demain, quatre dans le cadre d'un programme d'Emploi-Québec, et un spectacle de trente minutes au café *Zaricot*, au centre-ville de Saint-Hyacinthe, dans le cadre du vernissage d'une amie. J'entrevois la suite des choses ainsi. Mon grand-père, qui était à la fin de sa vie, à l'Hôtel-Dieu, léguerait un héritage à ma mère, laquelle m'en donnerait une partie, ce qui me permettrait de réaliser un démo. Puis, j'aurais mon HLM, ce qui aiderait à me procurer de l'équipement. Je me devais d'être très patient. Entre temps, je pouvais toujours fumer et composer.

Pot, pot, pot, pot
Que t'es smatte
Avec toi je m'éclate
Pot, pot, pot, pot
Que j't'aime donc
Avec toi, j'ai un don

Pot, pot, pot, *mon fanfaron*
Tu m'inspires des chansons
Pot, pot, pot, *t'es mon ami*
Ma source de vie

Même si je perds la mémoire
Que j'gratte les fonds de tiroir
Je sais ce qui est bon pour moi
S'il vous plaît, au moins, admettez ça
Admettez ça

*Quoi faire avec le chanvre
Un tas de solutions
Des jeans, du savon
Des couches, des cordons
L'utiliser, le vendre
Et les sous récoltés
L'éducation, la santé,
La prévention*

*Autrement dit
Morale séculière
Il faudrait des œillères
Pour pas voir ça*

*Quoi faire avec le pot
Enfermer les ados
Fouiller les sacs à dos
Interdire le plaisir
Ah ! Non !
Incriminer en sorte
Le plaisir de relâcher
Le désir de flyer
Au-dessus du désordre*

*Autrement dit
Morale séculière
Il faudrait des œillères
Pour pas voir ça*

*La répression
Assurément
Y aura toujours des cons
Mais visez les gens violents
Pas tout l'monde
Discernons*

Ce qui devait arriver arriva. Mon grand-père est mort, ma mère a hérité d'un montant, et elle a donné cinq cents dollars à chacun de ses enfants. C'est là que j'ai fait installer un graveur dans mon ordinateur. J'ai réalisé un enregistrement de quatorze de mes chansons, avec trois voix et une guitare. J'ai trouvé une personne pour les graver sur un DC et corriger les bruits de fond. Puis, j'ai conçu l'esquisse de la pochette de mon démo, j'en ai fait imprimer cent copies chez un imprimeur, avec un papier cartonné. Une jaquette en noir et blanc, mais qui paraissait bien. J'étais fier, c'était un peu comme si je venais de faire un premier album.

*Dans le froid d'hiver
Me rendre au rendez-vous
Scène de crime*

*Salut, grand-père
De toi j'ai hérité
De bonnes valeurs*

Avec ce démo, j'ai pu entrer en contact avec un membre du groupe Léopold Z, qui animait les soirées Cabaret Entre le rouge et le noir, au *Zaricot*. Des soirées dédiées à la relève. La première année, Michel ne m'a pas choisi, même si j'habitais la ville. Mais la seconde, il n'avait pas le choix. J'avais préparé des textes au contenu social et humanitaire, et je voulais qu'il se heurte à ses propres paroles, puisque dans le magazine culturel de la ville, il disait qu'il donnait la

place à tous ceux et celles qui avaient de quoi à dire. Il m'a proposé une date, par courriel, j'ai répondu et ma présence a été confirmée. J'allais jouer pour la première fois en tant que Professeur Flibotte.

*Je m'apprête bientôt
À prendre le bateau
À surfer sur les vagues
À perdre de l'eau*

*À suer comme une vache
À envahir les champs
À voler telle une bernache
À salir mes gants*

*Je m'apprête bientôt
À me vautrer dans la paille
À remporter le gros lot
À porter la médaille*

*Pour exorciser mon angoisse
De finir comme un sot
Pour effacer mon ardoise
Recommencer à zéro*

Il y avait une vingtaine de spectateurs le soir du *show*, et j'étais le premier artiste à monter sur scène. J'étais nerveux, mais surtout, bien heureux de montrer aux gens ce que j'étais capable de faire. J'ai chanté cinq compositions, sans me tromper, avec un texte de présentation pour chacune.

Dieu que j'avais besoin de cette prestation. Recevoir la reconnaissance de ses pairs et de quelques habitants de la ville. J'ai vraiment aimé ça, j'étais fier de cette réalisation, qui me permettait de croire qu'un jour je gagnerais ma vie comme chanteur. Puis, j'ai laissé la place aux deux autres artistes invités. J'aurais souhaité la présence d'un membre de ma famille, mais la connaissant, je n'étais pas surpris. Heureusement, il y avait quelques amis. Je suis passé les voir, après ma prestation, et Ginette m'a glissé un vingt dollars dans le creux de ma main. J'ai passé le reste de la soirée avec eux. J'ai reçu, à la fin de la soirée, un montant de cent dollars du Conseil de la Culture de Saint-Hyacinthe, plus ma part du montant qu'il y avait dans le chapeau, vingt dollars. J'étais doublement content, j'ai tout pris.

*Dans le chapeau
De la reconnaissance
Monnayable*

J'étais sur une lancée. Ainsi, j'ai réussi à obtenir une prestation au bistro *Saint-Georges*, à Drummondville, à la fin de l'année 2006. Puis, une autre au printemps 2007, au même endroit. Je commençais à prendre de l'expérience. En fait, je me disais que la prochaine visite sur scène devait m'amener à une autre étape.

Par ailleurs, mon frère, qui composait du rap, a réalisé un enregistrement de trois de mes compositions, et j'ai pu monter mon site *MySpace*. Une autre raison d'être fier. J'allais constamment sur Internet pour voir le résultat. Ça me donnait l'impression d'être dans le coup, j'étais optimiste.

*Un clic de souris
Écouter la relève
Dépareillée*

Enfin, lors de mon premier spectacle à Drummondville, j'ai renoué avec mon amie du temps, Guylaine, qui m'avait initié à l'ésotérisme. Mon *chum* C l'avait invitée à venir me voir en spectacle, elle qui habitait l'endroit. On a commencé à communiquer par courriel. Guylaine travaillait, notamment, pour une revue littéraire disponible sur Internet, *Haïkai*, qui présentait des haïkus, des poèmes courts de tradition japonaise. En fait, je découvrais qu'elle était elle-même une poète, une haïkiste. Grâce aux liens qu'elle me proposait, j'ai découvert le haïku. Enfin, de la poésie que je comprenais. J'ai vraiment eu un coup de foudre pour cette poésie, je sentais que je pouvais en faire, moi aussi. De fait, grâce au *pot*, toujours, j'ai composé au mois de décembre 2006, près de cinq cents haïkus.

*Au bout du socle
Le maître de la soirée
J'ai nommé le joint*

Le haïku apportait un vent de fraîcheur à mon écriture, et représentait une avenue à laquelle je n'avais jamais pensée. En effet, d'avril à août, des haïkus de mon cru furent publiés dans *Haïkai*. Wow. J'étais content et fier. C'était un peu plus noble que mes lettres de cul dans *Québec Érotique*.

Enfin, c'est durant cette période que l'idée de composer des «*tounes* de *pot*» m'est venue à l'esprit, c'est-à-dire des chansons

joyeuses et accrocheuses qui célèbrent cette substance, fondamentale pour ma créativité. J'en avais déjà quelques-unes, sans que le concept de «*tounes de pot*» soit encore inventé. J'en ai composé plusieurs autres, de sorte que j'en avais seize regroupées autour du personnage de Paradis, pour un spectacle à venir. J'étais d'autant plus confiant en mes capacités.

*J'ai des projets plein la tête
Certains sont même en route
Dommage, si ça fait banqueroute
Pour l'instant, c'est la fête*

*J'ai fumé un peu de cette herbe
Je ne fais de mal à personne
Même que pour moi, elle est bonne
Elle me rendra célèbre*

*Je la compose en ce moment
Cette chanson juste pour dire
Que dans la vie, il y a bien pire
Et ça m'enthousiasme si souvent*

*Un crime, une vraie dérision
Le plaisir serait-il proscrit
À bas notre hypocrisie
Liberté à l'horizon*

*La couleur, la senteur, la chaleur
Me bercent et me rendent ivre
Mes chansons, la passion, doux poison
Qui m'aident tant à vivre
Qui m'aident tant à vivre
À vivre*

Tout n'était pas rose pour autant. À force de me faire dire que le *pot* n'était pas bon pour moi, j'ai fini par le croire. En fait, j'étais surtout à l'envers parce que je manquais d'argent, constamment. Je consommais trop pour ce que je pouvais payer, et pas seulement de la marijuana. En effet, je prenais de la *coke* à l'occasion, j'ai même fait une nuit de cocaïne avec un copain, où l'euphorie, pas loin de la psychose, m'a amené à croire en un bonheur illusoire. De sorte que le réveil fut brutal. Ce qui ne m'a pas empêché de passer une autre nuit de défonce, cette fois en mélangeant plusieurs drogues, de l'ecstasy et des *speeds*, notamment. Mais cette nuit-là, j'étais seul à triper, et je voyais que ça n'allait pas. Le souvenir du dernier rêve brisé m'est revenu, et je me suis dit que j'étais dans le trouble, que j'étais vraiment dépendant des substances.

Je me suis rendu chez moi, et j'ai feuilleté le bottin pour trouver de l'aide. J'ai pris certaines informations, mais le gars au bout du fil n'était pas très coopératif. Le lendemain, je suis allé voir une intervenante de l'Élan Demain, et celle-ci a donné un coup de fil à un centre de thérapie à Longueuil. J'ai fait mes valises le lendemain, et je suis parti en autobus à cet endroit, pour y passer trois mois.

*Je m'en vais je ne sais où
 Dans une maison à Longueuil
 Une cure pour moi le fou
 Mettre de côté mon orgueil*

*Pour essayer de m'en passer
Et vivre sobre tous les jours
Que la dope soit du passé
Telle une amante, un vieil amour*

*Toutefois, ça n'empêchera pas
Le pot longtemps m'a supporté
Légalement, de faire un pas
Fumer en toute liberté*

*Le monde en prend, c'n'est pas pour rien
Ça fait du bien quelque part
Encadrez le tout, vous verrez bien
Mais ne faites pas le mort*

Je ne suis pas demeuré à la maison de thérapie longtemps, mais je suis allé chercher une chose que je n'avais jamais possédée clairement, la foi en Dieu. Tellement, que je suis arrivé à la maison de thérapie avec sur moi un ouvrage dédié à la pensée athée, un traité d'athéologie. Alors, quand j'ai su que la thérapie là-bas était fondée sur le programme des Alcooliques Anonymes, je suis tombé immédiatement en mode «ouverture d'esprit». En effet, je ne pouvais tout simplement pas supporter l'idée de m'être rendu là pour rien, il fallait m'ouvrir à Dieu, tel que je le concevais.

On formait un groupe de dix personnes environ, et chaque jour, on assistait à une ou deux réunions des A.A. Les gens qui témoignaient, les conférenciers que l'on appelle, étaient admirables à plusieurs égards. La plupart admettaient que le programme de la fraternité les avait comblés plus qu'ils ne l'auraient cru, que la vie était bien meilleure à jeun. Tous croyaient en un Dieu de bonté, qui le leur rendait bien semblait-il. Enfin, je demeurais ouvert, comme à l'époque de l'ésotérisme, sans l'expérience mystique, toutefois. Mais le divin n'a pas tardé à survenir.

En effet, après une expérience douloureuse vécue le samedi midi, dans la cuisine du lieu de la thérapie, alors que j'ai accepté une tâche qui me faisait paniquer, j'ai décidé, à mon réveil, le lendemain, de quitter la thérapie, de retourner chez moi. J'ai emballé mes affaires et je suis parti chez moi en autobus.

*Dans la cuisine
Subir le traumatisme
De l'ignorance*

*Durant le trajet
Le sentiment d'échec
Sur mon visage*

À mon retour, un événement que je ne pouvais pas anticiper m'a achevé. Mon neveu Damien avait transporté tout son ménage chez moi, et le logis était tout à l'envers. Je lui avais demandé de s'occuper de mes chats, et lui, pour sauver les sous que lui coûtait sa chambre, il avait eu l'idée de s'amener chez moi, vu que j'étais supposé rester en thérapie pendant trois mois. Je ne la trouvais pas drôle, mais j'ai été incapable de lui dire, sur le coup, en tout cas.

J'étais déçu de moi, j'avais échoué lamentablement, puisque je venais de m'acheter du *pot*, et j'allais manquer d'argent pour arriver jusqu'au chèque. En outre, j'avais sur la conscience la mort par suicide de mon ami Michou, que j'avais fini par laisser tomber, en raison de ma consommation. Pendant que Damien était sorti, je suis allé jouer de la guitare dans ma chambre, je jouais si fort avec mes doigts, que mon pouce saignait. Quand j'ai vu ça, j'ai pensé à un

résidant que j'avais vu se mutiler à la maison de thérapie, Patrick ; il m'est apparu clairement, en plus de ce que Dominique m'avait dit, un autre résidant, c'est-à-dire qu'il fallait m'affirmer quand une chose ne faisait pas mon affaire, sinon je pouvais être amené à poser des gestes semblables à celui de Patrick. Alors, plutôt que de rager sur la guitare avec mes doigts et de me blesser, j'ai utilisé un *pic* pour jouer, quitte à embarrasser les voisins. Et je prenais la décision ferme d'exprimer ma colère à Damien.

*En récompense au déserteur
Le goût très fort de m'affirmer
De chasser au loin la noirceur
Les blessures du passé*

*Même si j'ai peur des conflits
De la colère, que le ton monte
Mais là, c'est vrai, j'ai compris
Salut la peur, bye, bye, la honte*

*Je n'ai pas réussi les cent jours
Même pas deux semaines et puis bonjour
Mais je n'ai pas échoué ma thérapie
D'un nouvel œil, je vois la vie
D'un nouvel œil, je vois la vie*

Quand Damien est revenu à l'appartement, j'étais devant l'ordinateur. Je lui ai dit que j'étais en *criss* contre lui, parce qu'il avait déménagé tout son stock sans m'en parler. Je l'ai choqué, lorsque je lui ai lancé qu'il n'était pas dans mes jambes, comme il me l'avait dit plutôt, pour s'excuser, mais qu'il était chez moi. Il est sorti aussitôt, en claquant la porte.

J'ai continué à jouer de la guitare, à chanter des chansons, quand mon propriétaire a sonné à la porte. Il venait me faire une offre. Puisqu'il avait besoin de l'appartement, il était prêt à me donner cinq cents dollars comptant si je déménageais dans la semaine. Wow. Une bouffée d'air chaud a parcouru tout mon corps, j'ai tout de suite senti que c'était un signe de la présence de Dieu, de sa grande bonté. C'était comme si tout ce dont je venais d'être témoin, dans les réunions des Alcooliques Anonymes, s'avérait juste ; Dieu existait et il récompensait les gens pour leur bon cœur. C'est vraiment comme ça que j'ai perçu les choses, j'avais assez d'ouverture d'esprit pour penser que Dieu venait d'agir, en raison de ma bonne volonté, malgré l'échec apparent de ma thérapie.

*J'suis seul dans mon logement
Et je reviens d'une cure
Pour être honnête, vraiment
Ça a fait plus mal qu'une piqûre*

*Trouvez l'astuce
J'suis revenu transformé
Mon esprit renouvelé
En un tour d'autobus*

Je me suis trouvé un bel appartement, dans le quartier Notre-Dame, toujours, mais sur la rue Lafontaine, tout près d'où je demeurais avec mes parents, avant de vivre de mes propres ailes. J'étais au rez-de-chaussée d'un bâtiment vieux de cent cinquante ans, tout repeint en blanc, avec un plancher de bois flottant. La douche se trouvait dans la cuisine et le bain, dans ma chambre. J'étais heureux. On me donnait la chance de refaire ma vie, loin de cet appartement sale que je n'entretenais pas, sur la rue Saint-Joseph.

C'est alors que mon quotidien a changé. Damien était parti vivre dans le Bas-du-Fleuve, pendant que je nouais des liens avec deux personnes qui mettaient Dieu au centre de leur vie. L'un deux, Simon, l'oncle de mon ami Martin, que j'avais connu étant jeune, était un fervent catholique. Parfois, il allait trop loin et je le croyais un peu fou, mais il nous apportait souvent du *pot*. J'ai appris à le respecter, mais j'étais suspicieux à son endroit. En tout cas, c'était nouveau pour moi, de permettre qu'on parle de Dieu ouvertement, chez moi, sans craindre de provoquer un malaise chez qui que ce soit. Cependant, j'avais la foi et je fréquentais toujours les Alcooliques Anonymes.

*Entrer dans la cour
Donner des poignées de main
Aux cœurs mal aimés*

Martin m'avait donné un logiciel de karaoké, avec plein de chansons. Je m'amusais à chanter sur des airs connus, et je m'apercevais que ma voix s'améliorait beaucoup. C'était dû, notamment, à une remarque de Martin, qui semblait trouver bizarre le fait que je ne sois pas capable de chanter comme il faut les notes hautes, mais à voix basse. Je comprenais sa réaction, comme si c'était naturel d'avoir un bon registre de voix, même en ne dégageant pas toute sa puissance.

C'était aussi dû à un processus de craquements de la mâchoire que j'avais entrepris, depuis le début de ma psychose de l'an 2000. J'avais remarqué une correspondance entre une sensation particulière qui se produisait au niveau de la mâchoire, et le fait de mieux chanter. Au fil du temps, j'ai suivi cette intuition, sans vraiment savoir si je faisais bien. J'en suis venu à développer une sorte de

gymnastique de la mâchoire, c'est-à-dire divers mouvements, qui semblaient améliorer ma voix.

À partir de cette période, donc, où j'ai pu pratiquer ma voix, grâce au logiciel de karaoké, je n'ai jamais cessé de jouer avec ma mâchoire, aussitôt que je le pouvais, c'est-à-dire tout le temps où je pensais que personne ne me voyait. Car en faisant ça, j'avais vraiment l'air d'être malade. Et les résultats n'ont jamais été clairs, sauf que rien n'indiquait que j'étais dans le champ. Tous les jours, je sentais que j'étais prêt d'atteindre la fin de cette mécanique spéciale, et chaque fois je me suis trompé; je me regardais dans le miroir, et j'obtenais des visages nouveaux. Dans mes fantasmes les plus fous, j'espérais obtenir ainsi de Dieu une vue parfaite, la guérison de mon acouphène, et une voix capable de chanter toutes les voix. Rien ne m'empêchait de rêver en tout cas, et Dieu pouvait compter sur ma persévérance, car ma voix semblait vraiment progresser avec ce processus.

*Devant le miroir
Je relâche les lèvres
Nerf après nerf*

*Tournant le dos
Je craque ma mâchoire
Discrètement*

Au début du mois de novembre, j'ai reçu un appel très attendu, c'était Marielle de l'Office municipal d'habitation, qui m'annonçait que mon tour était venu, que j'avais mon HLM. Wow. J'étais vraiment content, même si j'allais habiter au *Patro*, un genre de ghetto de pauvres, à Saint-Hyacinthe. J'emménageais dès février.

*Avec mon HLM
Je vais régler des problèmes*

*De l'équipement
Un local de pratique
Un band vivant
Une guitare électrique*

*De l'équipement
Un local de pratique
Un band vivant
Un album authentique*

À la veille du jour de l'An 2008, une autre surprise m'attendait. J'avais l'habitude de passer le jour de l'An seul, mais cette fois, c'était spécial. Mon neveu Damien, qui était capable de passer par-dessus son orgueil et qui me parlait toujours, était descendu de La Malbaie, où il habitait maintenant, avec sa nouvelle *blonde*. Puis, deux de ses *chums*, avec qui je m'entendais bien, sont venus nous rejoindre. Le truc, c'est que quelques jours auparavant, mon père, qui n'avait pas l'habitude de posséder en trop, m'avait donné trois sacs remplis de petits pains fourrés, plus deux tourtières. *Cool*. De sorte qu'on a mangé, on a bu, puis on a fumé. Comme quoi Notre Père là-haut fait bien les choses.

*Hier soir, un autre signe
C'est tel que je l'interprète
L'existence d'un être digne
À l'origine des planètes*

*Croyant passer le nouvel an
Tout seul comme un grand garçon
Sans télé, ni argent
Sans alcool, ce poison
Mais qui fait partie de nos traditions*

*Bonne année
Joyeuses fêtes
Il a neigé
Vingt centimètres*

*Bonne année
Joyeuses fêtes
Une veillée
Des souvenirs en tête
En tête*



XIII

Le jour du déménagement, j'étais dans un état de sérénité totale. Le *coloc* à Simon devait nous aider, avec un camion ou une remorque, mais, finalement, il s'est fié à ce dernier. Comme celui-ci n'arrivait pas, il est parti. Moi, j'attendais, en pleine confiance. Dieu ne pouvait pas me mettre dans la merde, pas aujourd'hui. Et il ne l'a pas fait, bien au contraire.

En effet, l'oncle de Martin est arrivé avec un camion U-Haul, et le déménagement de mon 3 ½ s'est déroulé très rapidement. Ce qui était curieux, c'était que les clés devant ouvrir les portes de l'étage, où j'allais demeurer, ne le faisaient pas toujours. Le lendemain, une fois déménagé, donc, j'ai essayé d'ouvrir les deux portes avec ces clés, ça ne fonctionnait pas. Une chance, l'homme d'entretien de l'Office avait affaire à venir à mon appartement, pour poser une fenêtre. Je lui ai fait part du problème, et à sa plus grande surprise, les clés ne débarraient pas les deux portes. Incrédule, il est allé chercher les bonnes, mais moi, je me doutais bien de ce qui venait de se passer. Dieu avait agi, une fois de plus.

*Sans cette foi nouvelle
Dans un monde cruel
Je ne chanterais pas
Je ne serais pas là
Là, je vise le succès
Je le sens si près
J'attends une réponse
Ma statue de bronze*

*J'ai lâché mon fou
J'ai vécu retiré
Après l'université
Gelé tous les jours*

*Retour au célibat
La liberté emmurée
L'art de créer
Sous les ailes de l'État
Ça prenait ça*

Assuré d'une plus grande stabilité, j'ai passé un mois complet sans consommer, et je me sentais vraiment bien, je n'avais pas d'obsessions. J'en ai profité pour meubler un peu l'appartement, avec des articles usagés achetés çà et là. Mais je ne composais pas, je ne touchais même pas à ma guitare. Quand j'ai eu le désir de fumer de nouveau, j'ai inventé plus de vingt *tounes* en un mois, paroles et musique, c'est pour dire. En fait, je comprenais un peu plus le principe des succès qu'avait sur moi la marijuana. D'abord, sans elle, je n'avais pas de stimulation à créer, comme si je n'avais rien à dire ou à exprimer, ce qui était faux. La raison était que je n'étais pas spontané, je me censurais sans cesse, à chaque bout de phrase qui me venait à l'esprit. Sous l'effet du cannabis, les inhibitions tombaient, l'instance critique en moi perdait de sa force, l'entrain et l'enthousiasme alimentaient mon désir de passer à l'action et de créer. Autrement dit, le *pot*, en stimulant ma créativité, me permettait de performer au plan intellectuel. C'était pour moi une question de survie. J'avais toujours eu des résultats scolaires en haut de la moyenne, et pour moi, il était logique ou dans l'ordre des choses que je finisse par réussir dans la vie et à un même degré d'excellence que lors de mes études. Pour cela, il me fallait entretenir mes compétences dans la création, pour ne pas les perdre, sans quoi mon rêve de percer dans l'industrie de la musique n'avait aucune chance de se réaliser,

et je demeurerais à jamais un assisté social. C'était comme ça que je voyais les choses, je me devais de persévérer. Mes chansons étaient ce que je possédais de plus précieux, et sans le *pot*, elles n'auraient jamais vu le jour. Mes projets de vie, mes espoirs, étaient liés au cannabis, même si personne ne semblait le comprendre.

Gringo! Gringo! Gringo!
Ayaya!

Gringo
Mon allié
Chapeau
T'as gagné
Héros
Tu m'as sauvé
C'est gros
C'que tu m'as apporté

Gringo! Gringo! Gringo!

Outre la chanson, il y avait aussi la poésie qui commençait à prendre de la place dans ma vie. Ainsi, j'avais regroupé un ensemble de cent haïkus se rapportant aux quatre saisons, et j'en ai fait un recueil, mon premier; j'étais fier et un peu incrédule, c'était tellement inattendu que j'avais l'impression qu'il ne venait pas de moi. Je l'ai envoyé à la maison d'édition où mon amie Guylaine avait été publiée, entre temps. Et c'est dans l'année 2008 que trois de mes haïkus se sont retrouvés dans un collectif, disponible dans les librairies, *Pixels*. De quoi améliorer mon C.V. En tout cas, ça me faisait un très grand bien.

*La ville s'habille
D'un pyjama de neige
Pour passer la nuit*

*Un pouce de neige
Dans la bourrasque blanche
Une hirondelle*

Pendant un certain temps, Martin et moi fumions de l'huile de cannabis, c'était très toxique, mais c'était mieux que la « poudre de perlimpinpin » qu'on fumait au joint, par dépit, et qui était de la feuille de *pot* broyée. L'inhalation d'huile menait à l'euphorie, provoquant chez moi, sans surprise, le désir intense de composer. C'est durant cette période, que j'ai été amené à créer des chansons pour enfants. En effet, un copain à moi, qui avait trois enfants, m'a suggéré de composer des *tounes* pour eux. Au début, j'écrivais en pensant à de jeunes enfants, mais j'ai eu l'idée d'étendre mon registre à tous les élèves du primaire, en m'inspirant des enfants de ma sœur. De sorte que j'en suis venu à composer une vingtaine de pièces, en très peu de temps, regroupées sous le thème du primaire. J'étais bien heureux de tout ça, c'était inattendu, une fois de plus. Une corde de plus à mon arc.

*Mon nouveau sac d'école
Sent bon le cuir
En première, je décolle
J'apprends à lire*

*J'apprends des trucs étranges
Des verbes qui me dérangent
Qui se conjuguent avec difficulté*

*Je ne suis pas un ange
En cachette je mange
J'ai de la misère à me concentrer*

*Mon nouveau sac d'école
Mes nouveaux cahiers
Sur le coup m'affolent
Me rendent excité*

*Ensuite, c'est plus dur
Je ne suis jamais sûr
Je lève la main juste pour déranger*

*Je reviens à maison
Joue avec mon avion
Et là enfin, je me mets à rêver
À rêver, à rêver*

En 2008, une information m'a chaviré. Ma sœur Denise, préoccupée par mon comportement, a fait une recherche dans Internet, afin de connaître un peu plus ma maladie. C'est là que j'ai appris que le trouble schizo-affectif comportait des traits que mon psychiatre ne m'avait jamais dits, et qu'il aurait dû me dire. Ainsi, les personnes comme moi auraient de la difficulté à trouver du plaisir aux choses, manqueraient de motivation et de concentration, et mélangeraient le rêve et la réalité. Quoi. Alors, pourquoi fustiger la *dope*, quand le problème est dans ma tête. Pourquoi mon psychiatre n'a jamais pris en compte le fait que le *pot* me donne de la motivation, m'aide à me concentrer, et m'offre, en contribuant à ma créativité, un plaisir inégalé. Toutes ces fois où je lui ai affirmé que seul le cannabis soulageait mon anxiété, en me tenant occupé à composer. Je lui répétais à chaque séance que je n'étais pas capable d'endurer le temps qui passait, sans cannabis. Mais non, pour lui le *pot* c'était mauvais pour

ma santé, un point c'est tout ; inutile d'aborder la discussion avec moi. *Criss*, ça sert à quoi un suivi en psychiatrie.

J'avais déjà demandé à mon psychiatre si ma maladie, outre l'élément schizoïde, c'était le stress, l'anxiété, la panique, les angoisses ; il m'avait répondu oui. Je ne m'étais plus posé de questions, dès lors. Là, c'était une injustice de trop : huit ans de mensonges. Il était clair, à mon avis, que mon psychiatre avait fait preuve de mauvaise foi, de paternalisme ou d'incompétence, et je ne le prenais pas. J'étais en colère, mais vraiment à l'envers, je ne savais pas quoi faire tellement j'étais hors de moi. Il était certain que je ne pouvais pas revoir mon psychiatre, j'aurais pu le tuer, dans l'état où j'étais. Pourtant, il fallait bien que je voie un autre professionnel, pour obtenir ma prescription, mais je ne m'imaginai pas en train d'argumenter pour expliquer mon geste.

Pour me protéger contre ma propre agressivité, j'ai eu l'idée de me rendre au poste de police. Ce que j'ai fait, en disant à la policière que le pire pouvait arriver, si on ne s'occupait pas de mon problème. Ce n'est pas que j'avais l'intention de tuer mon psychiatre, mais je ne pouvais pas être certain que ça n'arriverait pas. C'est pourquoi je suis sorti de là en ambulance, et même si l'attente a été longue et houleuse, à l'hôpital, j'ai fini par obtenir ce dont j'avais besoin, soit une nouvelle prescription et un rendez-vous avec une nouvelle psychiatre. Je suis retourné chez moi soulagé et calmé.

Salle d'attente
Un homme à l'air louche
S'impatiente

À la deuxième séance seulement, ma nouvelle psychiatre avait déjà souligné, dans mon discours, la possibilité que je sois atteint, outre du trouble schizo-affectif, de phobie sociale. Elle m'a suggéré de faire une recherche dans Internet, afin de voir si ça correspondait à mon histoire. Je l'ai fait, et je me suis rendu compte que je possédais tous les symptômes de cette maladie, depuis l'enfance. J'étais consterné. Tout ce temps passé, où je devais me justifier de ne pas travailler, devant mes proches, les spécialistes et tous les autres. Toute cette honte que je portais comme une balafre depuis mon enfance, parce que je refusais des responsabilités. Tout ça portait un nom. Tout ça était le résultat de la phobie sociale, de la maladie mentale. Je n'en revenais pas, quel crétin de psychiatre j'avais, auparavant.

*Je traîne en moi cette honte
Dans bien des aspects de ma vie
Ça descend et ça monte
Ça gruge mon esprit*

Entre temps, mon cheminement d'artiste suivait son cours. Je possédais un répertoire de cinq cents chansons environ. J'ai eu l'occasion de jouer à Montréal, au *Petit Medley*, non sans heurts toutefois. En effet, je m'étais engagé, face à l'organisateur de la soirée, à attirer une quinzaine de spectateurs, et je m'en faisais pour ça. De plus, je prévoyais être accompagné de musiciens, ce qui n'a pas été le cas. Je m'étais préparé un *set*, et j'étais certain qu'il allait épater tout le monde, ça me donnait de la confiance en moi. Mais quand j'ai appris que ma mère n'assisterait pas à mon spectacle, je l'ai mal pris, je lui en voulais. Elle n'était jamais venue me voir chanter, et elle m'avait dit qu'elle viendrait au spectacle. Toutefois,

j'étais assez mature pour en tirer une leçon. J'ai compris qu'il ne me servait à rien de rechercher sans cesse l'approbation de ma mère ni celle de ma famille en général, que c'était des désirs de petit enfant. Enfin, mon père s'est quand même déplacé pour me voir. En tout cas, ça m'a blessé, mais une coupure s'était faite, le cordon était coupé.

*Le monde traîne
Les rues sont pleines
Et les ruelles
Ont mauvaise haleine*

*Le monde flâne
Il tourne en rond
Tel un âne
Ce sera long*

*Le monde chiale
A le teint pâle
Dans la réserve
Tas de conserves*

*Le monde est petit
C'est ce qu'on en dit
Quand on est riche surtout
Capiche*

*Le monde est drôle
Ça joue des rôles
Téléroman
Vivant*

*Le monde triche
Vole, ment et tue*

*Pour faire sa niche
On se marche dessus*

*Le monde dort
Sous la voûte
Un trésor
Nul doute*

*Le monde parle
Dans le dos
Ça sonne faux
Mauvais récital*

Moi qui croyais en mes chances d'écarquiller les yeux d'un producteur important, une chance que le *Petit Medley* n'attirait pas les foules le soir de mon *show*. Car, je me suis cassé la gueule, en cassant la voix, lors d'une pièce en anglais. Wow. J'ai cessé de jouer immédiatement, et je me suis excusé. Dur pour l'orgueil ça, c'est le métier qui rentre.

*Le monde fuit
Dans le délire
L'interdit
Sait séduire*

*Le monde vit
Sur une terre
De folies
Et de guerres*

*Le monde pleure
De jalousie
La mort effleure
Le trône*

*Le monde bat vite
Défaillance du cœur*

Au mois de mars 2009, j’emménageais dans un immeuble neuf, sans forcer sur aucune boîte, tous frais payés par l’Office, qui devait effectuer des travaux majeurs à la bâtisse où j’habitais. Le nouvel appartement était spacieux, presque luxueux, tellement que j’en étais gêné. Qu’à cela ne tienne, la réalité était toute autre, je manquais d’argent pour consommer. En fait, je n’avais plus un sou, et j’étais paniqué devant l’épreuve. Si bien qu’un soir, fatigué de me battre, j’ai eu envie de retourner à la lumière. J’ai écrit une lettre d’adieu, expliquant que j’allais mourir incompris, victime de la fermeture d’esprit des gens à l’égard du *pot*. J’ai avalé une centaine de pilules, puis j’ai collé un plastique sur ma tête. Je croyais pouvoir être engourdi avant de manquer d’oxygène, mais ça n’a pas été le cas. Proche de l’asphyxie, j’ai déchiré le sac. Je ne me souviens plus du reste, sinon de m’être retrouvé un temps dans le noir du salon. Je me suis réveillé à l’hôpital, le lendemain, des ecchymoses partout. Là, j’étais déprimé d’avoir échoué mon suicide, je ne m’attendais vraiment pas à être toujours de ce monde.

*Toi, toi et moi
 Dans la même cellule
 La même bulle
 Toi, repends-toi
 Tu es aussi coupable que moi
 Sortons de l’Univers
 En même temps
 Soûlons-nous de bières
 Fuyons allègrement
 Toi, ne te sauve pas
 Reste encore nouée à moi*

*Plongeons dans la rivière
À jamais loin de la misère*

*Sortons de l'Univers
En même temps
Soulons-nous de bières
Fuyons allègrement*

Au bout d'une semaine passée à l'asile, il était temps qu'on me relâche, j'étais comme une bête en cage. Je me suis juré de ne jamais retourner à cet endroit.

De retour chez moi, j'avais du ménage à faire, dans l'appartement et dans ma tête. Je suis demeuré sobre, quelques jours, puis j'ai acheté du *pot*. Petit à petit, je reprenais le dessus, je retrouvais mon enthousiasme des beaux jours. J'ai eu envie de retourner à mes «*tounes de pot*». J'ai placé une annonce sur le site *Kijiji* de Saint-Hyacinthe, afin de trouver des gens intéressés à se joindre à mon projet, c'est-à-dire de jouer ces chansons. J'ai reçu une seule réponse, mais toute une.

En effet, pour obtenir l'attention, j'ai payé pour que mon annonce sur Internet soit bien en vue. Une femme a répondu, par courriel. Elle se disait compétente dans le poste d'imprésario, et voulait en savoir plus. Je lui ai envoyé le lien menant à mon site *MySpace*. Elle m'a écrit un courriel, où elle critiquait mes chansons, mais, surtout, mon comportement face au *pot*. C'était un sermon, en gros, mais mon œil expert me disait qu'elle était membre des Alcooliques Anonymes, ce qui m'a plu tout de suite. J'ai eu le sentiment que j'allais peut-être me faire une *blonde*. Offusqué par la dureté de ses commentaires, je demeurais ouvert. Aussi, ai-je été agréablement surpris qu'elle m'écrive un autre courriel, où elle souhaitait me partager un document vidéo. J'étais plein d'un espoir enfantin.

*Tu m'as écrit deux fois
Et mon cœur déjà
Brûle d'amour pour toi
Je suis un roi*

*Léa
Depuis que je t'ai rencontrée
Mon cœur n'a jamais cessé
De frapper, de frapper*

*Léa
Tu inspires mes pensées
Au bout de mon clavier
À rêver, à rêver*

*Tu me sembles si légère
Une plume quitte la terre,
Me dicte bien la voie
Te serrer fort dans mes bras*

Un jour, Léa m'a proposé de passer une soirée chez elle, dans sa maison. J'étais tellement figé dans mon complexe d'infériorité, que je ne lui ai pas donné signe de vie pendant une semaine. Je lui ai expliqué, par la suite, la raison de mon silence, que j'étais sur l'aide sociale. Elle est venue me chercher, en auto. Elle avait du *pot*. J'avais bien tenté de la séduire, par écrit, et voilà que j'étais pris avec les conséquences. Je devais assumer, car elle semblait intéressée à moi. On a discuté beaucoup, on a ri et on a bu du vin. Et franchement, comme ça, Léa m'a proposé un défi, soit celui de l'aimer pour toujours. Je ne savais pas trop ce qu'impliquait une réponse positive

à cette invitation précipitée, mais j'ai dit oui. Et je me suis retrouvé le soir, dans son lit, gênés d'être nus tous les deux, à en mourir de rire. J'étais maintenant en couple.

Léa était plus âgée que moi, célibataire elle aussi depuis aussi longtemps que moi, de sorte que ce ne fut pas long avant que l'on tombe amoureux l'un de l'autre. En fait, on était sur un nuage, assez puissant pour stimuler ma créativité. Ainsi, un matin, le temps qu'elle prenne sa douche, sous le seul effet de cet amour nouveau qui venait enchanter ma vie, je lui ai composé un poème, aussi rapidement que si j'avais fumé. Elle l'a beaucoup aimé, et moi, je n'en revenais pas d'avoir composé un texte aussi inspiré et romantique.

*Bouquet de fraîcheur
Une fleur s'éveille
Matin de bonheur
Après un long sommeil*

*Une vie nouvelle
L'ivresse du pécheur
Un amour réel
Le battement du cœur*

*Tristesse
Où t'en iras-tu
Je t'ai perdue de vue
Dans l'allégresse*

*Malheur
Dans quel coin perdu
T'es-tu reconnu
Pour qu'enfin tu me laisses*

Notre relation a bien commencé, nous nous aimions comme des adolescents, tout se passant la plupart du temps chez elle, dans sa maison, où dehors sur la terrasse, où on parlait, on buvait et on se gelait, à travers les appels téléphoniques et les rendez-vous d'affaires de Léa, ce qui me plaisait, car j'aimais observer les gens compétents à l'œuvre, dans leur domaine. J'appréciais, en outre, la culture de Léa. Depuis la mort de Michou, je n'avais pour ainsi dire personne avec qui échanger, intellectuellement. Tandis qu'avec Léa, nous parlions de nos goûts en matière de musique, de littérature, de cinéma. C'était libérateur, car j'avais la chance, avec Léa, de pouvoir exprimer des côtés de moi qui m'importaient, mais que j'avais l'habitude de refouler, afin de ne pas passer pour prétentieux devant mes amis, qui étaient peu instruits, ou face à ma famille, pour qui j'étais un peu un extra-terrestre.

*Terrasse privée
Deux amoureux se bécotent
Au son des oiseaux*

*Yeux dans les yeux
Les pupilles dilatées
Au petit matin*

Comme il était certain que je quittais la ville, à la fin du mois de juin, vers la région de Charlevoix, pour voir mon neveu Damien, Léa, qui n'hésitait pas à dépenser pour notre bonheur, me proposa de passer une sorte de lune de miel avant, au Bic, dans le Bas-Saint-Laurent. Un endroit où elle avait déjà habité, et où elle avait fait les quatre cents coups, plus jeune. Et nous y sommes allés. Un village

magnifique, des couchers de soleil à couper le souffle, nous étions aux anges. Une amie de Léa nous avait prêté les clés de la maison de ses parents, et nous avons rêvé de l'habiter un jour, avec nos enfants. Huit jours de plein soleil et de température douce, dans un décor splendide. Quelle chance j'avais d'avoir rencontré Léa.

Mes capacités d'antan revenaient : ma sociabilité, l'estime de soi, la confiance, la force physique, c'était fabuleux. Ainsi, je prenais soin de la maison de Léa et de son terrain, c'était nouveau pour moi, qui ai toujours été locataire et qui n'avait jamais eu seulement à tondre le gazon de qui que ce soit. Ces menus travaux, comme enlever la mauvaise herbe entre les dalles des pavés avant et arrière de la maison, me donnaient de l'énergie, me rendaient plus forts mentalement. Ces efforts que je déployais séduisaient Léa, me rendaient plus viril à ses yeux. Toutefois, la palme de la séduction revenait à Léa qui, un soir, m'a bouleversé complètement, alors qu'elle s'est mise à me séduire en chantant doucement les paroles d'une pièce qui jouait en arrière-fond, se rapprochant coquinement de moi, figé sur ma chaise, tellement la scène me troublait et que j'étais envoûté. Jamais, une fille ne m'avait fait cet effet.

Séduit

À ne plus savoir quoi faire

À ne voir que des lumières

À ne plus penser à rien

Séduit

À ne plus toucher la terre

À perdre tous mes repères

Sans une goutte de vin

Malgré le bon temps que l'on passait ensemble, il fallait nous séparer, puisque je devais partir pour Clermont, près de La Malbaie. Damien, qui devait descendre à Montréal pour des raisons de santé, remontait avec deux passagers dans son véhicule, son frère Toby et moi. De sorte que je me suis retrouvé à passer la Saint-Jean-Baptiste dans la région de Charlevoix, moi qui me trouvais de l'autre bord du fleuve, moins de deux semaines auparavant. Et sur l'aide sociale. J'ai eu beaucoup de *fun* ce soir-là.

*Soir de fête
La caisse de vingt-quatre
Un feu de joie*

Oui, j'avais vraiment tout pour être choyé, mais je ne l'étais pas : je manquais d'espace pour aller et venir, je n'avais plus beaucoup d'argent, j'étais avec des plus jeunes que moi, et j'étais éloigné de Léa. Tout ça faisait que j'étouffais, mais vraiment. En fait, je ne pouvais plus supporter ce sentiment envahissant, il me fallait fuir, et au plus vite.

*Rongeant mes lèvres
Incapable d'un regard
Fixant la télé*

Au téléphone, Léa a proposé de venir me chercher. Quelle générosité, c'était quand même à quatre heures de route. Quand elle est arrivée, près de six heures plus tard, Damien ne me parlait plus depuis trois heures. C'était lourd. Je le comprenais, mais lui ne me comprenait pas, je ne pouvais rien y faire.

Dans l'auto, au retour, plutôt que de me coller à ma *blonde*, lui exprimer la grande satisfaction que je ressentais de quitter cet endroit, je ne disais rien, je ne bougeais même pas des bras, j'étais complètement traumatisé. Il a fallu faire une pause, dans un restaurant de Québec, pour que je commence un peu à me désengourdir. Puis, à Drummondville, j'ai commencé à respirer de nouveau, à me sentir libre. Quelle souffrance, mon Dieu. Pourtant, je n'avais rien contre Damien, je n'étais juste pas bien dans mon corps et dans ma tête.

*L'automobile
File dans le noir du soir
Au bout du tunnel*

La suite est tout simplement extraordinaire. Dès notre retour à Saint-Hyacinthe, Léa a lu un courriel d'un responsable de la chorale dont elle faisait partie, et dont je devais aussi faire partie dès l'automne 2009. La chance nous était offerte de participer à une chorale spéciale, dans le cadre du festival Juste pour rire. Tu parles. Il a suffi de répondre à son courriel, et nous étions acceptés. Wow. C'était débile, jamais je n'avais vécu un été de la sorte, aussi rempli de nouvelles expériences et d'émotions fortes. Quel message Dieu m'envoyait, pour répondre à ma tentative de suicide.

Ainsi, après un temps de pratique, chez soi individuellement, et à l'intérieur de l'église St-James, en groupe, nous formions une chorale de deux cent cinquante voix, entourant celles des choristes du groupe belge La Scala, et celles de Claude Dubois et de Stéphane Rousseau. Les deux soirs de spectacles, nous étions juchés sur une structure de près de soixante-dix pieds d'hauteur, avec des jeux de lumières et de pyrotechnie projetés devant et sur la façade. Quelle occasion inouïe il nous était offert, de participer à un événement

aussi unique et spectaculaire que celui-là, haut en couleur. Nous n'en revenions tout simplement pas, Léa et moi. C'était au-delà de toute espérance.

Vêtu de noir
Le cahier des chansons
Bien utile

Le mur du son
Meilleur spectacle de rue
Juste pour chanter

Le retour sur terre ne s'est pas très bien passé. Peut-être en raison de cette suite ininterrompue de petites réalisations, je devais avoir un peu la tête enflée, en tout cas j'étais fier et optimiste, une attitude que Léa décrivait comme étant prétentieuse. On s'est disputés sérieusement. Un soir, j'ai quitté sa résidence en taxi, je croyais que c'était fini. Léa me parlait durement, et je ne tolérais pas ça. Mais on s'est expliqué par la suite, et quelques jours plus tard, nous étions plus amoureux encore l'un de l'autre. Si bien qu'il a fallu que le Bon Dieu s'en mêle.

En effet, j'étais dans une période, où j'avais besoin de spiritualité, et Léa m'a parlé un soir, sur sa terrasse, de soeur Bouffard, fondatrice du Cénacle, un centre de prière à Cacouna, près de Rivière-du-Loup. Soudain, le téléphone a sonné, c'était justement sœur Bouffard qui appelait Léa, pour répondre à sa demande de faire du bénévolat. Wow. Ma *blonde* a parlé de moi à sœur Bouffard, qui était d'accord pour que j'accompagne Léa, sans frais de logement et de subsistance, en échange de mon bénévolat. Un autre signe de Dieu. On s'en retourne voir le fleuve.

Au crépuscule
Le silence de la mer
Craie de nuages

Sauf que le fleuve, ce n'était pas suffisant, pas dans l'état où je me trouvais. J'étais dans le même état que lorsque je commençais une nouvelle *job*. Je me sentais incompetent, humilié, diminué, je voulais fuir. Plus je parlais de mes problèmes à Léa, plus elle se servait de ça pour me dénigrer ; en fait, tous les préjugés les plus courants concernant la santé mentale y ont passé : j'étais paresseux, je me servais de ma maladie pour me justifier, j'étais un lâche. Là, c'était réellement fini, et on n'avait pas besoin de se le dire. Je suis retourné chez moi en autobus, grâce à l'aide financière de certaines gens du Cénacle. Une chance, ce séjour au Cénacle fut des plus profitables, puisque je me suis rapproché de Jésus. Je suis devenu très pieux à partir de là. Tellement, qu'à mon retour, je suis allé m'acheter une belle croix de noyer, avec un beau Jésus, bien découpé dans l'argent. Je commençais une nouvelle vie. Tellement emballé, que j'ai décidé de placer une autre annonce sur *Kijiji*, pour mes «*tounes de pot*». J'ai acheté ma drogue douce, je l'ai fumé, puis j'ai composé une autre de ces chansons, dans l'enthousiasme. Et que la vie continue !



PROLOGUE

Cette liaison avec Léa m'a beaucoup apporté. Ainsi, j'avais repris confiance en moi. Je ne me sentais plus seulement comme un assisté social, à qui l'on reproche de vivre sur le bras de la société. J'étais un artiste et un philosophe, à ma manière. Puis, j'ai compris que mes projets artistiques, à partir desquels j'entrevois d'aider les gens les plus démunis de la planète, étaient prioritaires. Que mon vœu le plus cher, c'était de chercher à remplir mes obligations morales, avant d'apporter le bonheur à une femme. Enfin, Léa m'aura permis de croître sur le plan spirituel. Ainsi, je suis retourné au Cénacle, à Cacouna, faire une agapèthérapie, non pas pour ma consommation de drogue, mais pour trouver des solutions à ma phobie sociale. Cela a bouclé la boucle, puisque mon deuxième séjour à cet endroit m'a rallié à la religion catholique. Ainsi, du désir que j'avais, au primaire, de devenir une bonne personne (quel métier difficile), et ayant comme première idole Jésus, qui lui, osait exprimer sa pensée, envers et contre tous, j'en suis venu, grâce à l'ésotérisme, puis à la philosophie, à désirer le bien de l'humanité. D'abord, en fondant mon action sur le cœur et la raison, puis, sur la foi chrétienne. Comme quoi j'ai du boulot devant moi. Merci Léa. Merci Seigneur. Merci à vous qui me lisez. *God bless you all.*

AUX ÉDITIONS BELLE FEUILLE
68, Saint-André, Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec) J2W 2H6
Tél. : (450) 348-1681
Courriel : marceldebel@videotron.ca
www.livresdebel.com

Distribué par Bayard Novalis Distribution
www.bayardcanada.com
Ginette Saindon
Tél.: (514)844-2111 poste 247
Fax : (514)278-0072
Courriel : ginette.saindon@bayardcanada.com

Titre par catégorie	Auteurs-es	ISBN
Poésie		
<i>Fantaisies en couleur</i>	Marcel Debel	978-2-9810734-1-9
<i>Bonheur condensé</i>	Magda Farès	2-9807865-8-6
<i>L'Arc-en-ciel d'un ange</i>	Diane Dubois	978-2-9810734-0-2
<i>À la cime de mes racines</i>	Mariève Maréchal	2-9807865-5-1
<i>Un miroir sur ma tête</i>		
<i>Voyage au centre de la pensée</i>	Louis Rodier	978-2-9810734-8-8
<i>Amalg'âme haltes tendresse</i>	Angéline Bouchard	978-2-9811691-1-7
Nouvelles		
<i>Lumière et vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-1-9
<i>La Vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-0-0
<i>Quelqu'un d'autre que soi</i>	Micheline Benoit	2-9807865-4-3
<i>Une femme quelque part</i>	Micheline Benoit	2-9807865-2-7

Essais

<i>Univers de la conscience</i>	Yvon Guérin	2-9807865-7-8
<i>Les Jardins</i> <i>expression de notre culture</i>	Pierre Angers	2-9807865-3-5
<i>Au jardin de l'amitié</i>	Collectif	978-2-9810734-2-6
<i>Vivre sur Terre, le prix à payer</i>	Alexandre Berne	978-2-9811696-3-1

Romans

<i>Méditation extra-terrestre</i>	Olga Anastasiadis	2-9807865-9-4
<i>Rose Emma</i>	Gisèle Mayrand	978-2-9810734-4-0
<i>Les millions disparus</i>	Bernard Côté	978-2-9811696-0-0

Cas vécus

<i>L'instinct de survie de Soleil</i>	Gabrielle Simard	978-2-9810734-3-3
<i>L'insomnie une lueur d'espoir</i>	Carole Poulin	978-2-9810734-7-1
<i>Récit d'un fumeur de cannabis</i>	Stéphane Flibotte	978-2-9811696-4-8

Recueils de fantaisie pour enfant

<i>L'anniversaire de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9810734-5-7
<i>Les oreilles de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9811696-2-4

Recueils de contes

<i>Le Diamant inconnu</i> <i>Contes de l'au-delà</i>	Pierre Barbès	978-2-9810734-6-4
---	---------------	-------------------



Stéphane Flibotte est né en 1966, à Saint-Hyacinthe. Depuis la petite école jusqu'à l'Université de Montréal, où il a décroché en 1993 un baccalauréat en philosophie, Stéphane essaie de se démarquer par son écriture. Auteur-compositeur-interprète, il donne quelques prestations semi-professionnelles dans les bars, de 2006 à 2008. En 2007,

il découvre le haïku, petit poème de tradition japonaise. Certains de ses poèmes seront publiés dans des collectifs et des revues littéraires, au fil des dernières années. Récit d'un fumeur de cannabis est son premier livre.

Dans **Récit d'un fumeur de cannabis**, face aux avis des experts, pour qui le cannabis semble un mal absolu, notre ami Stéphane persiste et signe. Source de plaisirs et de créativité intarissable, remède instantané contre l'ennui, outil de travail incomparable, Stéphane fume du pot, convaincu en son for du bien-fondé de ses choix. Il nous raconte, en prose et en vers, sa petite histoire.

Photo de la page couverture :
Stéphane Flibotte

